BtB Bureau de la traduction / Translation Bureau

VOLUME 5 2

JUIN/JUNE 2008

L'Actualité langagière / Language Update

- Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession/When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are
- Inuit, un mot qui ne fait plus exception
- Traduction et tauromachie
  Translation and Bullfighting
- Un mot qui sème la division
- Ptoing the Line for a Small Phoe
- Quelques remarques sur la concordance des temps
- More Questions from the Inbox
- Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?
- Terminologia de drogas. Preguntas y respuestas.
- Le supplice a assez duré
  This Ordeal has Gone on Long Enough

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada / Public Works and Government Services Canada

Canada

Nos collaborateurs
Our Contributors

ABONNEMENT (SS2-4/5-2)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 $CAN

Au numéro 9 $CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (SS2-4/5-2)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN$32.95

Per issue CAN$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Nos collaborateurs
Our Contributors

Volume 32 • juin/June 2008

L'Actualité langagière • Language Update

ABONNEMENT (S52-4/5-2)

1 an (4 numéros et un index annuel) 32,95 $CAN

Au numéro 9 $CAN

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/5-2)

1 year (4 issues and 1 annual index) CAN$32.95

Per issue CAN$9

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Mot de la rédaction
A Word from the Editor

Martine Racette

Translation: Dennis Moloney

Saviez-vous que la traduction s'apparente à bien des égards à la tauromachie? Et que l'on peut pratiquer la simplicité volontaire en traduction comme dans la vie de tous les jours? Qu'il vous suffise de lire le présent numéro de *L'Actualité langagière* pour vous en convaincre!

Vous pourrez par la même occasion dissiper les doutes que vous aviez sur l'accord du mot *tout*, sur les dangers de l'inférence en communication et sur l'emploi du mot *droit*. De même, vous n'hésiterez plus entre « Grande-Bretagne » et « Royaume-Uni », ni entre *fewer* et *less*, pour ne citer que deux exemples des problèmes d'usage dont traite le numéro. Enfin, si la concordance des temps en français, la terminologie des drogues en espagnol, la graphie de certains homophones en anglais ou les outils de gestion de traduction et de terminologie vous causaient quelque souci, vous serez au bout de vos peines.

Passez tous un bel été et revenez-nous en grand nombre en septembre pour le numéro anniversaire des 40 ans de la revue. Nous vous réservons d'autres belles lectures.

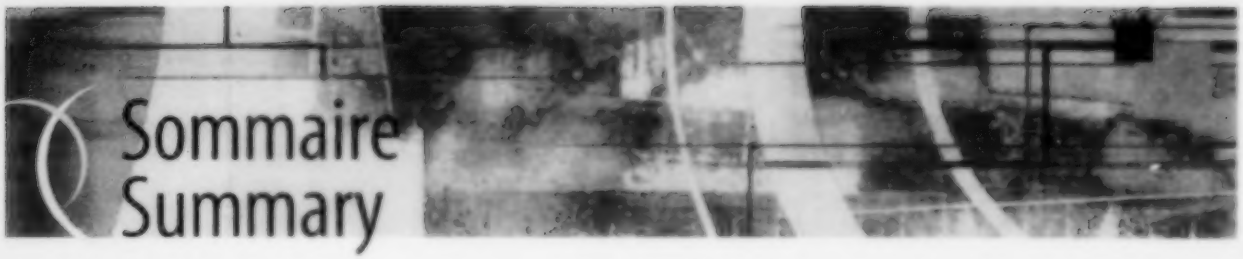
Did you know that translation is a lot like bullfighting? And that you can apply voluntary simplicity to translation as well as to everyday living? To find out how, simply read this issue of *Language Update*.

At the same time, you will find answers to your questions about the agreement of the word *tout* in French, the dangers of making inferences in communication and the use of the French word *droit*. You will no longer have to agonize over whether to use *Grande-Bretagne* or *Royaume-Uni* in French, or *fewer* or *less*, among other usage problems addressed in this issue. Lastly, if you have had difficulties with tense sequencing in French, drug terminology in Spanish, spelling certain homophones in English or using translation and terminology management tools, your troubles are over.

Have a great summer and watch in September for our 40th anniversary issue, which will be packed with interesting articles.

Martine Racette

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor



Sommaire
Summary

Une norme canadienne pour l'industrie de la traduction /
A Canadian Standard for the Translation Industry
Francine Kennedy, page 3

Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession /
When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are
Elyse Gendron, page 7

Inuit, un mot qui ne fait plus exception
Denise Cyr et Fanny Vittecoq, page 9

Traduction et tauromachie / Translation and Bullfighting
André Senecal, page 11

Communication claire et efficace : réduire le niveau d'inférence /
Clear and Effective Communication: Reducing the Level of Inference
Emmanuelle Samson, page 13

Mots de tête : Un mot qui sème la division
Frédelin Leroux fils, page 16

Wordsleuth: Ptoing the Line for a Small Phoe
Katherine Barber, page 18

Quelques remarques sur la concordance des temps
Jacques Desrosiers, page 20

La simplicité volontaire en traduction / Voluntary Simplicity in Translation
Lucie Lapointe, page 23

More Questions from the Inbox
Frances Peck, page 24

Traduire le monde : Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?
André Racicot, page 26

El Rincon Español: Terminología de drogas. Preguntas y respuestas.
Elisa Pavlotti, página 27

Carnet Techno : Le supplice a assez duré (Libérez les données prises en otage !) / This Ordeal Has Gone On Long Enough (Free the Data! Free the Data! Free the Data!)
André Guyon, page 29

Over to You ....
Page 32

A vous la parole : À moi, mon « *credo* » !
François Thouvenin, page 33

Glanures
Page 34

All the Buzz
Pages 6, 34

Le mot de la P.-D.G.
A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Translation: Dennis Mahoney

Une norme canadienne pour l'industrie de la traduction

En cette ère de mondialisation et de progrès technologiques, les frontières nationales ne constituent plus un obstacle, et les échanges entre les humains revêtent de plus en plus une dimension planétaire. Au cœur de ce phénomène, la traduction est devenue un outil de communication à la fois incontournable et universellement accessible. Dans plusieurs pays ou régions du globe, on a donc pris conscience du besoin d'asseoir l'industrie de la traduction sur des bases plus professionnelles, plus solides et plus crédibles. C'est ainsi qu'aux États-Unis, en Chine et dans la Communauté européenne, on a entrepris la rédaction de normes dans le but de codifier les critères essentiels d'une traduction de qualité. Et des travaux de normalisation stratégiques ont également débuté à l'échelle internationale, sous l'égide de l'ISO.

Au Canada, l'industrie de la traduction a ressenti le même besoin. Depuis longtemps, la pratique langagière était fort bien encadrée au niveau individuel dans notre pays grâce à un système d'agrément professionnel unique au monde. Mais dans le cas des entreprises de toutes tailles qui fournissent des services de traduction, il n'existait aucun critère de qualité qui soit objectif et reconnu. En outre, dans le contexte du bilinguisme officiel au Canada, il est obligatoire de produire en tout temps des traductions de grande qualité.

C'est ainsi que des membres de l'industrie de la traduction se sont adressés aux autorités canadiennes de normalisation pour qu'on élabore une norme bien de chez nous. Sous la direction de l'Office des normes générales du Canada (ONGC), un comité regroupant des représentants de la profession de l'industrie, des universités, des clients et du Bureau de la traduction s'est employé pendant plusieurs mois à rédiger une norme véritablement canadienne. Le comité s'est inspiré de la norme européenne, qu'il a modifiée en profondeur afin qu'elle reflète la réalité du marché canadien. Le document issu des travaux du comité a été confié à l'ONGC pour qu'il le valide et le soumette ensuite à l'approbation du Conseil canadien des normes. C'est à ce stade que le projet se trouve à l'heure actuelle.

A Canadian Standard for the Translation Industry

In this era of globalization and technological progress, national boundaries are no longer an obstacle, and the exchanges between people are taking on an increasingly worldwide dimension. At the centre of these developments is translation, which has become both an essential and a universally accessible communication tool. In many countries and regions around the globe, people have become aware of the need to establish the translation industry on a more professional, more solid and more credible footing. Therefore, in the United States, China and the European Community, standards are being developed in order to codify the essential criteria for delivering quality translation. At the same time, international standardization projects have been launched under the aegis of the International Organization for Standardization (ISO).

Similar needs have been expressed in Canada's translation industry. For a long time, solid standards had been in place for individual language professionals in Canada, by virtue of a professional certification system that is unique in the world. However, there had never been a recognized, objective quality criterion for translation firms, regardless of their size. Moreover, Canada's official bilingualism requires a high level of translation quality at all times.

Translation industry stakeholders therefore approached Canadian standardization authorities to propose that a made-in-Canada standard be developed. Under the supervision of the Canadian General Standards Board (CGSB), a committee made up of representatives from the profession, the industry, universities, clients and the Translation Bureau spent months drafting a truly Canadian standard. The committee modelled the new standard on the European standard and introduced many changes to reflect the present-day realities of the Canadian market. The document produced by the committee has been submitted to the CGSB to be validated and then submitted to the Standards Council of Canada for approval. The project is currently at this approval stage.

Quand le Conseil aura donné son aval, le Canada disposera pour la première fois d'une norme officielle en vertu de laquelle les fournisseurs de services de traduction, quelle que soit leur taille, pourront se faire homologuer si les processus qu'ils utilisent sont conformes.

Un scénario gagnant pour tous : les fournisseurs obtiendront une reconnaissance et une crédibilité accrues, l'industrie s'en trouvera plus solide et l'État et le public canadiens bénéficieront d'une plus grande protection.

Once the Standards Council gives its approval, Canada will for the first time have an official standard by which suppliers of translation services, regardless of size, can obtain certification provided the procedures they follow are in compliance.

It is a scenario where everyone wins: suppliers will obtain recognition and gain credibility, the industry will become more firmly established, and the government and Canadians will have greater protection.

La présidente directrice générale,

Francine Kennedy
Chief Executive Officer

All the Buzz

The Ottawa Citizen
(December 26, 2007 and January 2, 2008)

Greenwashing—Saving the planet, one Armani hemp suit at a time. As green became the new black this year, marketers raced to exploit people's do-gooding desires by offering everything from carbon offsets to organically made products. In most cases, the eco-initiatives did more for business' bottom lines than the environment.

S is for Shaping, the controversial ISP practice that limits the bandwith allocated to certain applications. The growing use of **traffic-shaping** by Canadian ISPs led to mounting calls for net neutrality legislation.

Times Online **(http://technology.timesonline.co.uk)**

If you love driving, care about the environment and are slightly nuts, then **hypermiling** is your new hobby. Drivers compete to get the most mileage from a tank of petrol, and swap tips on numerous websites.

L'industrie en marche / Industry Insights

Elyse Gendron

Translation: Dennis Maloney

Quand les terminologues s'identifient, ou le vrai visage de la profession

Il est bien connu dans les milieux langagiers que le Bureau de la traduction (BT) du gouvernement du Canada et l'Office québécois de la langue française (OQLF) sont les deux plus grands employeurs de terminologues au pays. Ensemble, ils réunissent une centaine d'experts en terminologie. On sait aussi que nous leur devons *TERMIUM Plus*® et *Le grand dictionnaire terminologique* (GDT), deux sources de référence incontournables pour des centaines d'utilisateurs, à commencer par les traducteurs.

Mais en sait-on vraiment beaucoup plus sur les professionnels que sont les terminologues? La profession qu'ils exercent demeure l'une des plus méconnues, non seulement pour les langagiers qui œuvrent dans des domaines connexes, mais aussi, croyez-le ou non, pour les terminologues eux-mêmes. Quelle paternité oublie-t-on ici?

Depuis sa création en 2980, le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC)* s'est lancé un défi : faire la lumière sur tous les aspects de cette profession qui demeure investissement dans l'ombre, et ce faisant, dévoiler le vrai visage de la terminologie au Canada.

> *Tous les terminologues peuvent-ils se dire de terminologue? Ne travaillent-ils qu'au BT ou à l'OQLF? Les retrouve-t-on dans le secteur privé? Et dans les administrations provinciales et territoriales? Des terminologues pigistes ça existe? Font-ils tous des fiches et des lexiques?*

Déterminé à recenser à travers le pays tous ceux et celles qui exercent la fonction terminologie, à les identifier et à établir leur profil professionnel, le CMTC a mis en place un outil en ligne qui, au-delà de ces objectifs, servira de base à la création d'un réseau national réunissant l'ensemble des acteurs du milieu de la terminologie.

When Terminologists Stand Up to Be Counted, We See Who They Really Are

It is well known among language professionals that the Government of Canada's Translation Bureau (TB) and the Office québécois de la langue française (OQLF) are the two main employers of terminologists in Canada. Together, these organizations employ nearly 100 terminology experts. We also have them to thank for two invaluable reference sources used by hundreds of people, and especially by translators: *TERMIUM Plus*® and *Le grand dictionnaire terminologique* (GDT).

But how much do we really know about terminology professionals? There is no question that terminology is one of the most important professions but one not only are language professionals working in related fields somewhat unclear on what terminology is all about, but so are terminologists themselves. Believe it or not. Doesn't that sound paradoxical?

Since it was set up in 2980, the goal of the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC)* has been to raise awareness of all aspects of this profession, which has an invisible low profile, and shed the real face of terminology in Canada.

> *Do all terminologists have the title of "Terminologist"? Do they work only for the TB and the OQLF? Do any terminologists work in the private sector? How about in provincial and territorial governments? Are there any freelance terminologists? Do all terminologists produce terminology records and glossaries?*

Determined to compile a list of all people across Canada who work as terminologists and draw up their professional profiles, the JCTC decided to set up an on-line tool that, in addition to meeting these objectives, will be the first step to setting up a national network bringing together all players in the terminology community.

* Le CMTC est un partenariat réunissant des représentants des universités, du secteur privé et du bureau de la traduction dont la mission consiste entre autres, à faire valoir la profession de terminologue et à faire une plus grande place à la terminologie dans les programmes universitaires.

* The JCTC is a multi-sectoral partnership composed of university people, public sector and translation Bureau representatives whose mission includes promoting the profession of terminologist and creating a larger place for terminology in university teaching programs.

Ainsi, grâce au *Repertoire des terminologues au Canada***, le seul du genre au monde, il est maintenant possible de savoir, entre autres :

- qui sont les **employeurs**;
- quelle **formation** ont reçue les terminologues;
- quels sont leurs **principaux champs d'activité** (aménagement linguistique, création et gestion de banques de données terminologiques ou de bases de données lexicales, etc.);
- quels sont leurs **domaines de spécialité**;
- s'ils sont **agréés**, auprès de quelle association et à quel titre.

Se précise alors le portrait de l'expert canadien en terminologie qui apparaît, au fil des inscriptions dans le *Répertoire*, de plus en plus net. De la Colombie-Britannique aux Maritimes, il occupe un poste de fonctionnaire, ou bien il œuvre dans le privé, souvent dans les cabinets de traduction, voire comme travailleur autonome. Il a habituellement une formation en traduction, mais il est aussi fréquemment diplômé dans un domaine de spécialité comme la comptabilité, le droit, le génie, l'interprétation, la linguistique ou la rédaction.

Depuis le lancement officiel du *Répertoire des terminologues au Canada* le 8 février 2007, à l'occasion du Grand rendez-vous des terminologues organisé par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes du Québec (OTTIAQ), le nombre d'inscriptions augmente régulièrement. Au moment d'écrire ces lignes, le *Répertoire* recensait déjà 168 experts de la terminologie au pays.

Toutefois, le CMTC est d'avis qu'il ne s'agit là que de la partie visible de l'iceberg et que bon nombre de professionnels de la terminologie travaillent dans l'ombre – souvent sous le couvert de titres variés – spécialement dans les administrations provinciales et territoriales et dans le secteur privé.

Convaincu de l'importance de recenser et d'identifier tous ces passionnés de la terminologie dans le processus de reconnaissance et de rayonnement de la profession, le Comité poursuit avec détermination et enthousiasme ses activités de promotion auprès de tous les intervenants clés de l'industrie. « La force du réseau que constituent les personnes inscrites au Répertoire amène une synergie profitable à l'ensemble de la profession et à chacun de ses membres », de l'avis du CMTC.

Cette initiative unique, d'envergure nationale, a trouvé un écho favorable au-delà de nos frontières, plus particulièrement parmi nos collègues européens.

Suite à la page 19

The *Directory of Terminologists in Canada***, the only directory of its kind in the world, now provides information such as:

- who the **employers** of terminologists are;
- what **training** terminologists have received;
- what terminologists' **main fields of activity** are (language planning, creation and management of terminology banks or lexical databases, etc.);
- what their **areas of expertise** are; and
- whether they are **certified**, by which association and with what title.

This information is providing a profile of Canadian terminology experts that is steadily becoming more detailed as more people register with the Directory. From British Columbia to the Maritimes, there are terminologists in public service positions or in the private sector, working either independently or for translation firms. They usually have training in translation, but many of them have degrees in specialized fields such as accounting, law, engineering, interpretation, linguistics or writing.

Since the official launch of the *Directory of Terminologists in Canada* on February 8, 2007 during the *Grand rendez-vous des terminologues* organized by the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes du Québec (OTTIAQ), terminologists have been registering steadily. At the time this article was written, the Directory already included 168 Canadian terminology experts.

However, the JCTC believes that this number represents only the tip of the iceberg and that many terminology professionals work in the shadows, often disguised under a variety of position titles, especially in the provincial and territorial governments and the private sector.

The JCTC believes it is important to list and identify all of these terminology enthusiasts as part of the process to promote recognition of the profession and enhance its visibility. Therefore, with enthusiasm and determination, it continues to carry out its promotion activities with all key industry stakeholders. According to the JCTC, one of the strengths of the network of people who have registered with the Directory is that a synergy has been created that will benefit the profession as a whole as well as all of its members.

This unique initiative of national scope is generating interest beyond our borders, especially among our European colleagues.

Continued on page 19

** Le *Répertoire des terminologues au Canada* est accessible à partir du site Web du CMTC, à l'adresse suivante : www.cmtc-termino.org

** The Directory of Terminologists in Canada is available on the JCTC Web site at www.jctc-termino.org

Inuit, un mot qui ne fait plus exception

Denise Cyr et Fanny Vittecoq

La question de la variabilité ou de l'invariabilité du mot *inuit* fait l'objet de débats depuis environ trente ans. Dans les années 80, le Bureau de la traduction recommandait à ses traducteurs d'écrire *un Inuk/des Inuit* et de garder l'adjectif invariable *culture inuit*. L'usage ayant évolué depuis, le Bureau, compte tenu de son mandat de normalisation à l'échelle de l'administration fédérale, se doit de rectifier le tir. Il publie donc une nouvelle recommandation qui s'inspire de l'analyse de différentes sources, de l'usage actuel et de l'évolution du processus d'intégration au français des mots empruntés aux langues étrangères.

LES EMPRUNTS

Emprunter des termes aux autres langues et les adapter à sa sienne est une démarche naturelle de toutes les langues vivantes. Au cours des années 80, la francophonie canadienne et internationale a vite accepté de passer du mot *Esquimau* au mot *Inuit* pour désigner les Autochtones du Nord canadien. Comme la majorité de nos emprunts faits aux langues étrangères, *inuit* a été transplanté dans la langue française avec son « bagage culturel », soit avec les règles de pluralisation propres à la langue d'origine, l'inuktitut. Rappelons qu'en inuktitut, le mot *Inuk* s'emploie pour désigner une seule personne, *Inuuk* pour désigner deux personnes, et *Inuit* pour désigner trois personnes ou plus. Dans sa langue d'origine, *Inuit* est un mot pluriel qui signifie « les hommes », « le peuple », « les gens ».

Le français a adopté des centaines, voire des milliers de termes étrangers qui, dans leur langue d'origine, sont soumis à des règles d'accord bien différentes des nôtres. Ainsi, le français a emprunté :

- *un maximum, des maxima* au latin
- *un kibboutz, des kibboutzim* à l'hébreu
- *un scenario, des scenarii* à l'italien
- *un barman, des barmen* à l'anglais
- *un Targui, des Touareg* à l'arabe

Ce n'est toujours qu'une question de temps avant que disparaissent les doublets singulier-pluriel d'origine. L'usage abandonne l'un ou l'autre élément des doublets, et l'élément retenu finit par prendre la marque plurielle française. Il serait d'ailleurs impensable qu'une langue importe toutes les règles d'accord des langues auxquelles elle emprunte des mots. Ainsi, les doublets ci-dessus s'écrivent maintenant :

- *un maximum, des maximums*
- *un kibboutz, des kibboutz*
- *un scénario, des scénarios* (notez aussi l'accent)
- *un barman, des barmans*
- *un Touareg, des Touaregs*

Ce dernier exemple, le mot *Touareg*, illustre bien le phénomène d'implantation. On peut d'ailleurs facilement associer ce cas à celui du terme *Inuit*. Comme nom propre, *Touareg*, dans sa langue d'origine, est un pluriel qui désigne le peuple nomade de race blanche habitant le Sahara; son singulier est *Targui*. À l'exception des anthropologues, personne aujourd'hui n'utilise en français le singulier *Targui*, opposé au pluriel *Touareg*. Le français a retenu *Touareg* et en a fait un nom propre singulier qui désigne maintenant un individu du peuple nomade; il l'a modifié à la française en lui ajoutant un e au féminin et un s au pluriel : *un Touareg, une Touarègue / des Touaregs, des Touarègues*. Le pluriel étymologique a disparu. Le mot a même pris la forme adjectivale : *touareg* (masculin), *touarègue* (féminin).

Les emprunts ne sont pas un phénomène exclusif au français : l'inuktitut, par exemple, a emprunté les noms communs *taxi* et *patate*. Pour désigner un, deux ou plusieurs taxis, les Inuits emploient maintenant : *taaksi, taaksiik, taaksiit*, et pour désigner une, deux ou plusieurs patates, *paititi, paititiik, paititiit*. Il en est de même des noms propres qui désignent des personnes. Pour désigner un, deux ou plusieurs Canadiens, on dira en inuktitut *Kanatamiutaq, Kanatamiutaak* et *Kanatamiutait*. Quant au nom propre *Montréalais*, il est rendu ainsi : *Muriamiutaq, Muriamiutaak* et *Muriamiutait*. On peut voir que les Inuits appliquent eux aussi à des mots étrangers les règles du pluriel propres à leur langue.

LANGUE ET POLITIQUE

L'emprunt d'*inuit* étant relativement récent, il subsiste encore un peu de flottement dans la façon d'écrire son singulier et son pluriel en français, quoiqu'une très nette tendance à faire l'accord se manifeste. Outre l'évolution normale, nous notons qu'il subsiste une opposition entre deux groupes, opposition qui va au-delà des considérations linguistiques.

Les partisans du politiquement correct jugent que c'est un manque de respect pour la langue et la culture des Autochtones du Nord que d'accorder

le mot *inuit* selon les règles du français, et que le respect doit prévaloir sur les simples considérations grammaticales de notre langue. Ils estiment qu'il faut, en français, appliquer au mot *inuit* les règles de la langue inuktitute : *un Inuk, des Inuit*, avec invariabilité de l'adjectif (*sculptures inuit*).

Quant aux partisans du linguistiquement correct, ils prônent le contraire, soit l'accord en genre et en nombre, arguant qu'il faut appliquer les règles du français dans les textes français. Nos recherches ont permis de constater que les dictionnaires et ouvrages de difficultés consultés font tous, à une exception près, l'accord en genre et en nombre du mot *inuit*. Cette position gagne donc la faveur de la francophonie.

Entre ces deux pôles, on trouve encore parfois des usages mixtes : nom invariable (*un Inuit, des Inuit*) avec accord de l'adjectif en genre et en nombre (*sculptures inuites*); ou encore, nom variable (*un Inuit, des Inuits*) mais avec adjectif invariable en genre (*homme inuit, femme inuit*).

DOCUMENTS RECENSÉS

Des sources diverses ont été consultées : ouvrages de nature linguistique (publications spécialisées, dictionnaires, ouvrages de difficultés du français), textes de loi, documents de sources gouvernementales, paragouvernementales, autochtones et autres, sites Web, journaux et revues.

Ces sources sont divisées par catégories et les documents cités sont classés par ordre chronologique. On peut consulter la liste sur le site du Bureau de la traduction (http://www.bureaudelatraduction.gc.ca/annex_inuit (site Internet) et http://bureaudelatraduction.gc.ca/annex_inuit (site extranet)). Une brève constatation figure au début de chaque catégorie; nous en reprenons l'essentiel ci-dessous.

CONSTATATIONS

Les **dictionnaires et ouvrages linguistiques** les plus récents tendent vers la variabilité en genre et en nombre du nom et de l'adjectif, alors que les ouvrages plus anciens recommandaient souvent l'invariabilité. Dans les **documents publiés par le gouvernement du Canada**, on trouve toutes les combinaisons possibles; il n'y a aucune uniformité entre les ministères ni parfois à l'intérieur d'un même ministère. Dans les **documents publiés par le gouvernement du Québec**, le mot *inuit* est toujours variable en genre et en nombre. Dans les **textes de loi du gouvernement du Canada et du gouvernement du Québec**, à de rares exceptions près, le mot *inuit* est invariable; mais un revirement est à prévoir dans un proche avenir puisque des pressions s'exercent actuellement pour que l'accord se fasse en genre et en nombre dans les lois de ces deux gouvernements. Dans des documents provenant d'**organisations paragouvernementales**, le mot est variable. Dans les **écrits provenant de sources autochtones**, on note une forte tendance à la variabilité en genre et en nombre. Dans des **documents électroniques divers**, on constate un manque d'uniformité. Enfin, dans les **journaux et revues spécialisées** qui paraissent au Canada et en Europe, la variabilité s'observe plus fréquemment que l'invariabilité.

ET POUR CONCLURE...

Le moment est venu de prendre acte de l'évolution de l'usage. L'entrée d'*inuit* et d'*Inuk* dans notre langue s'est faite timidement, de façon prudente, il y a une trentaine d'années. Avec le temps, l'usage a abandonné *Inuk* au profit d'*Inuit*. Puis, comme c'est le cas pour tous les emprunts et néologismes implantés depuis un certain temps, les règles centenaires de la grammaire française se sont imposées naturellement. La tendance actuelle est à la francisation complète et à la simplification de la langue. D'ailleurs, les dictionnaires en font foi, preuve ultime que la francisation d'*inuit* est passée dans l'usage.

Aux partisans de la rectitude politique, on pourra demander : « N'est-ce pas là une marque de considération et de respect pour un peuple que d'intégrer ses mots à notre discours et de reconnaître leur pleine valeur comme termes français? » La francisation complète du mot *inuit* montre qu'il fait désormais partie du patrimoine culturel et linguistique du français. *Inuit* n'est plus un emprunt étranger qui fait exception.

LA RECOMMANDATION DU BUREAU DE LA TRADUCTION

Le Bureau de la traduction du gouvernement du Canada, en tant qu'organisme de normalisation, recommande une graphie simplifiée qui reflète l'usage et qui se conforme aux règles morphologiques du français plutôt qu'à celles de la langue d'emprunt.

> Le nom propre *Inuit* et l'adjectif *inuit* sont tous deux variables en genre et en nombre : *un Inuit, une Inuite, des Inuits, des Inuites. Un village inuit, une étudiante inuite, des pêcheurs inuits, des traditions inuites.*

Le lecteur trouvera cette recommandation linguistique sur le site du Bureau de la traduction à l'adresse suivante : bureaudelatraduction.gc.ca/index.php?lang=francais&cont=041.

NOTES

1. [illegible]
2. [illegible]

Traduction et tauromachie

Translation and Bullfighting

André Senécal, trad. a., réd. a.

Translation: Magdalena Hentel

Que le papier parle et que la langue se taise.
Miguel Cervantès
Don Quichotte

Peu importe le milieu de travail dans lequel il œuvre, le traducteur professionnel exerce un métier très individualiste, seul devant son texte comme le *matador* devant le taureau. Un métier dans lequel il se mesure à lui-même plus qu'au texte à traduire. Dans la *corrida* du quotidien, le traducteur débutant doit apprendre son art, puis peaufiner sa technique pour gagner en assurance et en qualité. Arrive enfin le jour où il a suffisamment fait ses preuves pour qu'on lui confie un client, un gros projet ou des textes très délicats ou ultra-spécialisés. Mais contrairement au *matador* dans son habit de lumière, il ne doit s'attendre à quelque gloire que ce soit, même si ses pairs reconnaissent ses faits d'armes.

La filière universitaire constitue la voie royale donnant accès à la profession de traducteur. Néanmoins, encore faut-il intégrer le savoir théorique et l'adapter aux réalités quotidiennes du milieu de travail qui fondent parfois brutalement sur le traducteur débutant. Des stages pendant ses études (s'il a pu en bénéficier) lui auront déjà donné un avant-goût de ce qui l'attend. Dans un milieu encadré, sa *cuadrilla*, le traducteur est habituellement pris en charge par un ou des traducteurs chevronnés. On l'initie aux domaines de travail, le guide dans ses recherches, lui fait travailler ses lacunes à travers les textes qu'il commence à traduire, lui inculque des techniques de travail selon un échéancier qui tiendra compte à la fois de sa capacité à progresser et de la nécessité pour lui de quitter le statut de *novillero*, de traducteur en apprentissage, au bout d'une période qu'il juge souvent trop courte.

La période d'apprentissage peut parfois se révéler pénible, surtout quand le traducteur débutant se rend vraiment compte de ses lacunes, autant de roustes qui le bousculent et pourraient le décourager. Dans ces moments, le parrainage d'un *tutero* expérimenté sera déterminant pour permettre à notre novice de ne pas perdre confiance. Parallèlement à cet appui psychologique, notre *novillero* doit néanmoins travailler avec ardeur. Ses traductions parfois approximatives et d'une qualité perfectible sont autant de passes de cape trop amples. Son parrain réviseur n'aura de cesse de l'exhorter à « serrer

Let papers speak and beards stay still.
Miguel Cervantès
Don Quixote

Regardless of the workplace in which she toils, the professional translator's job is very individualistic: she is alone with her text like a *matador* facing a bull. Her work is a contest in which she measures herself against her own self rather than against the text. In the daily *corrida*, the novice translator must learn her craft, then refine her technique to gain confidence and improve her skills, until finally the day comes when she is sufficiently tried and tested to be entrusted with a client, a major project, or a sensitive or highly specialized text. But unlike a *matador* in his suit of lights, she should not expect glory even if her peers do recognize her achievements.

The university system is the broad highway that leads to a career in translation. However, once through the system, the novice translator must still integrate the theoretical knowledge she has learned and adapt it to the realities of the workplace, which can be a rude awakening. Internships (if she has had a chance to participate) will have given her a taste of what awaits. In a structured environment, her *cuadrilla*, the novice translator is usually taken under the wing of one or more seasoned professionals. She is initiated into the work, guided in her research, made to work on her weaknesses through the texts she is beginning to translate, and taught translation techniques according to a schedule that takes into account both her capacity to progress and the necessity for her to leave behind the status of *novillero*, or apprentice translator, at the end of an apprenticeship she often perceives as too short.

The apprenticeship period can sometimes be a struggle, especially if the novice translator is truly aware of her shortcomings; there are challenges at every corner, and she runs the risk of becoming discouraged. At times like this, the mentorship of an experienced *tutero* will help the novice to maintain her confidence. But psychological support is not enough; the *novillero* must work very hard. Her translations, sometimes approximate and far from perfect, are like passes of the cape too far away from the bull. Her reviser will ceaselessly urge her to "close ranks with the bull"—follow the

le taureau de près » – à serrer le texte de près – sans le tutoyer – sans le calquer. Ce travail de rigueur ne doit rien laisser au hasard, et plus tôt s'y mettra notre débutant, plus vite il accédera au niveau de travail.

Très souvent, le traducteur débutant s'aperçoit que la formation universitaire reçue ne constitue en fait que le point de départ du véritable apprentissage de sa profession. Il apprend entre autres à ne pas se précipiter sur le texte sans l'avoir un tant soit peu évalué, un peu comme le *novillero* qui ferait preuve de *tremendiste*, cette attitude risquée qui consiste à affronter le taureau sans avoir pris la peine de jauger son comportement. On ne saurait alors trop insister sur l'importance que représente pour lui la gouverne d'un traducteur d'expérience. L'humilité est aussi de mise face aux nombreuses révisions qui ne manqueront pas d'émailler ses premières traductions : après tout, il est en période d'apprentissage et il doit en prendre de la graine. Il devra aussi bien faire la part des choses en comprenant que ce sont ses traductions qui sont en procès, et non sa propre personne. Distinction que bien des débutants ont parfois de la difficulté à faire pendant leur compagnonnage.

Après moult efforts et beaucoup de travail, notre débutant accède à l'*alternativa*, ce passage de *novillero* à *torero*, du niveau d'apprentissage au niveau de travail, qui est le niveau professionnel. À ce stade, il a acquis une assurance qui lui permet de bien évoluer dans sa pratique, une *querencia*, sorte de zone de confort. Le danger qui le guette est de se considérer comme « arrivé ». On ne l'est jamais en traduction. Le traducteur est « condamné » à se perfectionner. Fascinante damnation! Que ce soit officiellement grâce à un programme de perfectionnement offert par son ordre professionnel, son employeur ou l'extérieur, ou au fil de ses recherches et des textes qu'il aborde, le traducteur professionnel doit continuer à s'améliorer sur le plan des connaissances linguistiques et spécialisées. C'est à ce prix qu'il demeure dans l'arène, qu'il conserve sa compétence. Cette vigilance professionnelle permet justement au *torero* de sortir vainqueur de chaque combat qu'il livre. Un moment d'inattention, une mauvaise préparation, un excès de confiance en soi le mettront à la merci du taureau pendant sa *faena*, son travail. Au mieux, le *torero* subit un accrochage, au pire, une encornade.

Les satisfactions en traduction sont rarement intenses, mais elles constellent le quotidien de leurs fines lueurs étincelantes. Venir à bout d'une traduction particulièrement difficile ou délicate ne signifie pas donner l'estocade. C'est, par contre, un moment de légitime fierté qui fait prendre conscience de toute la noblesse d'un art difficile qui est devenu une profession rigoureuse. ■

text—without getting too close or producing a literal translation. This rigorous work can leave nothing to chance, and the sooner the novice translator rolls up her sleeves and gets to it, the sooner she will progress to the working level.

The novice translator will often realize that her university training is only a starting point in a process of lifelong learning. She learns not to rush headlong into a text without having assessed it first, like a *novillero* who engages in *tremendismo*, a foolhardy style that consists in taunting the bull without bothering to gauge his behaviour. The guidance of an experienced translator is crucial for the novice. So is humility, given the amount of red ink that will cover her first translations: she is, after all, still an apprentice and can only learn from being corrected. She will also have to learn not to take the revision process personally; it is not she who is being corrected, but her texts. This is a distinction that many novices have difficulty making.

After a great deal of effort and work, the novice translator reaches the *alternativa*, or passage from the status of *novillero* to *torero*, transitioning from apprentice to professional translator. At this stage, she has acquired confidence that gives her a sort of *querencia*, or comfort zone. She is now in danger of thinking that she has "arrived." This is a mistaken notion: there is no such thing as having "arrived" in this profession. The translator is "condemned" to a lifetime of learning. Whether it be officially, through a development program offered by her professional association, her employer or an outside party, or unofficially, through the research she carries out and the texts she translates, the professional translator constantly strives to improve her linguistic and specialized knowledge. This is the price she pays to remain in the ring and maintain her abilities. This professional vigilance enables the *torero* to come out victorious from every fight she undertakes. One moment of distraction, poor preparation or overconfidence will place her at the mercy of the bull during her *faena*, or work. At best, the *torero* will be grazed; at worst, gored by the bull's horns.

The satisfaction of translation is rarely intense, but it shines a constant warm light on the translator's daily work. Completing a particularly difficult or sensitive translation is not the same as giving the death blow to a bull. Rather, it is a moment of legitimate pride in the nobility of a challenging craft and a rigorous profession. ■

Communication claire et efficace : réduire le niveau d'inférence

Clear and Effective Communication: Reducing the Level of Inference

Emmanuelle Samson

Translation: Peggy Lancaster

En tant que rédacteur, vous devez savoir que tout lecteur dispose d'une « encyclopédie personnelle », c'est-à-dire d'un bagage de connaissances générales, culturelles et linguistiques. Mais savez-vous que cette « encyclopédie » joue un rôle prépondérant dans la compréhension des textes?

En lisant votre texte, le lecteur pourrait en interpréter le message d'une façon différente de la vôtre. Ou pire : votre lecteur pourrait ne pas avoir les connaissances nécessaires pour comprendre le message. Voilà deux scénarios qui risquent de se produire si vous ne réduisez pas suffisamment le niveau d'inférence de vos textes avant d'y mettre le point final.

L'INFÉRENCE

L'inférence est une opération mentale qui permet au lecteur de déduire les non-dits ou les éléments implicites dans un texte en puisant dans ses connaissances du monde dans son « encyclopédie personnelle ». Ce qui peut sembler implicite au rédacteur ne l'est pas toujours pour le lecteur. Lorsqu'on devient inférer, il assimile d'abord les informations données dans le texte et fait ensuite des liens logiques avec des connaissances qu'il possède.

Prenons un exemple :

> *M^me^ Dubuc paya le* ***jeune homme*** *qui avait réparé la tuyauterie de sa maison.*

D'après vous, qui est le « jeune homme » en question? Avez-vous inféré qu'il était plombier? Plusieurs indices le laisseraient croire. En puisant dans vos connaissances personnelles, vous avez peut-être établi des liens entre le verbe « payer », l'expression « réparer la tuyauterie » et votre définition du plombier, soit une personne qui effectue des travaux de plomberie contre rémunération.

Ce n'est pourtant pas la seule inférence possible. Certains d'entre vous ont peut-être inféré que le jeune homme était le fils du voisin qui se débrouille très bien en plomberie. D'autres ont peut-être inféré quelque chose de totalement différent. Et comme la phrase ne fournit aucune réponse à la question, chacun y va de sa propre déduction. Vous l'aurez constaté : lorsque vous inférez, vous interprétez le message.

Ainsi, l'inférence peut avoir des conséquences fâcheuses dans les textes informatifs, et particulièrement dans les textes du gouvernement. Comme elle nuit à la clarté et peut induire le lecteur en erreur, l'inférence doit être limitée ou inexistante dans ces types de textes.

As a writer, you should know that all readers have their own "personal encyclopedia," in other words, their own general, cultural and linguistic knowledge. But did you know that this "encyclopedia" plays a key role in how well someone understands texts?

Someone reading your text may interpret the message differently from the way you do. Or worse, your reader might not have the knowledge required to understand the message. These are two scenarios that could come about if you fail to sufficiently reduce the level of inference in a text before it goes out.

INFERENCE

Inference is a mental operation that allows readers to deduce what is not said or what is implied in a text by drawing on their knowledge of the world, from their "personal encyclopedia." What may seem implicit to the writer is not always implicit to the readers. The readers infer meaning by assimilating the information presented in the text and then making logical connections using their own store of knowledge.

Let's look at an example:

> *Mrs. Smith paid the* ***young man*** *who repaired the pipes in her home.*

In your opinion, who is this "young man"? Did you infer that he was a plumber? Several things point to this conclusion. Drawing on your personal knowledge, perhaps you made connections between the verb "to pay," the expression "to repair pipes" and your definition of plumber, a person who does plumbing for pay.

But this is not the only possible inference. Some of you may have inferred that the young man was the neighbour's son who knows a lot about plumbing. Others may have inferred something totally different. Since the sentence does not provide any answer to the question, each person makes his or her own deduction. As you can see, when you infer, you interpret the message.

More importantly, inference can have undesirable consequences in informational texts and particularly in government texts. Because it impedes clarity and may mislead the reader, inference should be limited or eliminated in these types of texts.

NIVEAUX D'INFÉRENCE

Le niveau d'inférence d'une phrase ou d'un texte peut être faible, moyen ou élevé. Pour éviter toute ambiguïté, vous devez le réduire au minimum afin que chaque phrase ait une seule interprétation possible.

Niveau d'inférence faible

Vous avez toujours avantage à ce que le niveau d'inférence de vos textes soit faible. Ainsi, vous serez compris de la grande majorité de vos lecteurs.

Dans le cas d'une inférence faible, le lecteur n'a pas nécessairement besoin d'information supplémentaire pour comprendre le message. Par exemple :

M. Leblanc est né en Colombie-Britannique, près de l'océan.

Si le lecteur sait que le nom de l'océan qui borde la Colombie-Britannique est le Pacifique, il fera probablement une inférence inconsciente : grâce aux mots « Colombie-Britannique » et « océan », son cerveau fera automatiquement le lien avec le Pacifique. Pour la majorité des Canadiens, cette inférence est tellement faible qu'ils ne se posent pas de question pendant la lecture.

Dans le cas où le nom de l'océan bordant la Colombie-Britannique ne ferait pas partie de « l'encyclopédie personnelle » du lecteur, ce dernier réussirait quand même à comprendre la phrase. En effet, il s'en tiendrait à une compréhension plus générale du contexte, soit que M. Leblanc est né près d'une vaste étendue d'eau.

Une inférence aussi faible ne crée pas d'ambiguïté dans la compréhension, et est tout à fait acceptable. Il est toutefois possible de la rendre inexistante en indiquant le nom de l'océan :

M. Leblanc est né en Colombie-Britannique, près de l'océan Pacifique.

Niveau d'inférence moyen

Un certain nombre de lecteurs peuvent avoir de la difficulté à saisir une inférence moyenne :

*L'agent communiquera avec la **personne qui reçoit la pension**. Le **bénéficiaire** devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.*

Certains lecteurs pourraient se demander si la personne qui reçoit la pension est le bénéficiaire. Pour certains, cela va de soi; pour d'autres, la question se pose. Le lecteur peut ainsi tirer de mauvaises conclusions et croire qu'il est question de deux personnes distinctes.

Pour réduire le niveau d'inférence de ce passage, il faudrait éviter le terme « bénéficiaire » :

L'agent communiquera avec la personne qui reçoit la pension. Cette dernière devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.

LEVELS OF INFERENCE

The level of inference in a sentence or a text may be low, moderate or high. To avoid any ambiguity, you must reduce it to a minimum so that each sentence has only one possible interpretation.

Low level of inference

It's always best to ensure that your texts have a low level of inference. Then the vast majority of readers will understand them.

When the level of inference is low, readers do not always need additional information to understand the message. For example:

Mr. White was born in British Columbia near the ocean.

If the readers know that the ocean bordering British Columbia is the Pacific Ocean, they will unconsciously make the inference. Because of the words "British Columbia" and "ocean," they automatically make the link with Pacific Ocean. For most Canadians, this inference is so low that they don't even pause to ask themselves this question when they are reading the sentence.

If the ocean bordering British Columbia were not part of the readers' own personal encyclopedia, they would nevertheless grasp the meaning of the sentence. Indeed, they would understand the overall context, that is, Mr. White was born near a vast expanse of water.

Such a low level of inference is entirely acceptable because it does not create any ambiguity. It is possible, however, to completely eliminate it by naming the ocean:

Mr. White was born in British Columbia near the Pacific Ocean.

Moderate level of inference

A certain number of readers may have difficulty grasping a moderate level of inference:

*The officer will contact the **person receiving the pension**. The **recipient** must answer all the questions that the officer asks him or her.*

Some readers might wonder if the person receiving the pension is the recipient. This would be obvious to some readers; others would wonder. Some readers may come to the wrong conclusion, thinking that two different people are involved.

To reduce the level of inference in this passage, the writer could avoid the term "recipient":

The officer will contact the person receiving the pension, who must answer all the questions that the officer asks him or her.

Si l'on craint que le terme « bénéficiaire » ne soit pas compris, on l'explique :

L'agent communique avec le bénéficiaire, c'est-à-dire la personne qui reçoit la pension. Le bénéficiaire devra répondre à toutes les questions que l'agent lui posera.

Niveau d'inférence élevé

Dans le cas d'une inférence élevée, la majorité des lecteurs n'arriveront pas à déduire le sens de la phrase en puisant dans leurs connaissances personnelles. En effet, il faut généralement des connaissances spécialisées pour comprendre ce genre de message.

Plusieurs villes ont décidé de bannir le ***ralenti inutile*** *sur leur territoire.*

Qu'est-ce que le « ralenti inutile » ? Si le lecteur ne le sait pas, il peut arriver à différentes interprétations. Le message n'aura alors pas de sens.

Pour réduire le niveau d'inférence, il faudrait éviter le terme technique ou le définir.

Plusieurs villes ont décidé que, sur leur territoire, les citoyens ne pourront plus laisser toutes inutilement le moteur de leur véhicule lorsqu'il est immobile.

ou

Plusieurs villes ont décidé de bannir le ralenti inutile sur leur territoire, c'est-à-dire que les citoyens ne pourront plus laisser toutes inutilement le moteur de leur véhicule lorsqu'il est immobile.

En conclusion, gardez toujours à l'esprit que le niveau d'inférence de vos textes variera en fonction de votre public cible : la même inférence peut être considérée comme faible par un lecteur spécialisé et très élevée par un lecteur non initié. Votre rôle est de veiller à ce que l'inférence ne soit pas un obstacle à la compréhension de vos textes. Et ce n'est qu'en étant concret et explicite que vous y arriverez. ■

If the writer is concerned that the term "recipient" will not be understood, he or she could explain it:

The officer will contact the recipient, which is to say the person receiving the pension. The recipient must answer all the questions that the officer asks him or her.

High level of inference

When the level of inference is high, the majority of readers will not be able to deduce the meaning of the sentence by drawing on their store of personal knowledge. Specialized knowledge will generally be required to understand this type of message.

A number of cities have decided to ban ***idling*** *within their limits.*

What is "idling"? If the readers do not know, they may arrive at different interpretations. The message will not make any sense.

To reduce the level of inference, the technical term should be avoided or defined.

A number of cities have decided that, within their limits, citizens may no longer leave engines running when their vehicles are stationary.

or

A number of cities have decided to ban idling within their limits, which means that citizens may no longer leave engines running when their vehicles are stationary.

Always keep in mind that the level of inference in your texts will vary according to your target audience: a level of inference that is considered to be low by specialized readers may be considered to be high by uninitiated readers. As a writer, you need to ensure that the level of inference is not an obstacle to understanding your texts. You can achieve this by being concrete and explicit. ■

Mots de tête

Frédelin Leroux fils

Un mot qui sème la division

La démocratie occupe l'État législateur par son gouvernement divisé et diviseur (Charles Maurras).

Il est assez étonnant qu'aucun dictionnaire, aussi bien de faux amis ou d'anglicismes que de québécismes, ne condamne ou ne relève l'emploi que nous faisons de « divisif », depuis quand même assez longtemps. Il faut aller sur le site de Radio-Canada, ou de l'Office québécois de la langue française, pour apprendre qu'il s'agit d'un calque de l'anglais « divisive ». Ce que vous aviez déjà deviné, en voyant que les dictionnaires se contentent à peu près tous d'une explication du genre « qui crée des divisions ».

Outre plusieurs traductions locutions semblables, René Meerten[1] propose aussi des équivalents comme *conflictuel, controverse, débat, épineux*. On se demande s'il n'a pas été tenté d'ajouter *sensible*… Quoi qu'il en soit, ces termes n'évoquent pas spontanément l'idée de l'anglais, et fait assez cocasse, aucun dictionnaire n'a cru bon de les traduire par « divisive ». (Une omission n'est pas un jugement sans appel, bien sûr.)

Pour sa part Luc Labelle[2] propose une traduction que je n'ai pas vue ailleurs, « qui crée des clivages ». Et deux équivalents plutôt rares, « fractionniste » et « fractionnel ». Ce dernier a beau être rare, on le trouve dans la Banque de terminologie du gouvernement canadien (TERMIUM[3]), dont la fiche date de 1993. Et coïncidence intéressante, la même année, le *Larousse bilingue* traduisait « fractionnel » par « divisive »; et à peu près à la même époque, le *Robert-Collins* en fera autant. C'est aussi ce que propose la Banque de dépannage linguistique de l'OQLF pour éviter « divisif ». Quant à Guy Bertrand de Radio-Canada, dans son « Français au micro », il ajoute « fractionniste ». Voilà autant de traductions intéressantes à ajouter à votre panoplie. (L'OQLF propose également *explosif*, qui me paraît entrer dans la même catégorie que *conflictuel* et compagnie.)

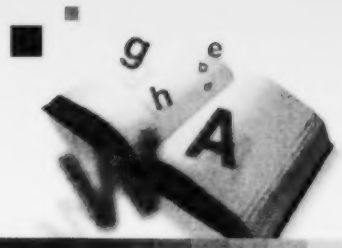
Nous employons « divisif » depuis au moins quarante ans. André Laurendeau le note dans son *Journal*, en date du 31 mars 1965, en prenant soin de le guillemeter : « Mais la langue n'est-elle pas, de soi, "divisive"? » C'était à l'époque de l'enquête de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme, et on peut présumer que Laurendeau a dû souvent entendre « divisive » dans la bouche des témoins qui défilent devant la Commission, la langue étant, peut-être encore plus que la culture, une question particulièrement diviseuse. Après la culture et la langue, voilà que le multiculturalisme sème à son tour la division : « ce qui il y a de généreux et d'ouvert dans la politique canadienne du multiculturalisme est vite enveloppé et subjugué par ce qui s'y trouve d'illusoire et de divisif[*] ». Autre exemple guillemeté, où les vues « divisives » de l'un peuvent servir les visées des autres : « Et même si les séparatistes espèrent que les vues "divisives" de M. Manning… »

On le voit, la politique est un terrain fertile pour l'emploi de ce terme. Et a fortiori le débat public : « le débat est devenu plus divisif » (Michel Venne, *Le Devoir*, 9.9.98); « savoir à quel point le débat est divisif » (Michel David, *Le Devoir*, 6.2.03). Et après le débat, vient naturellement le vote : « embarrasser le gouvernement en provoquant un vote divisif des libéraux sur la question » (Chantal Hébert, *Le Devoir*, 30.8.04). Autre sujet diviseur, l'enseignement de l'histoire : « les versions subséquentes des programmes d'histoire nationale sont devenues beaucoup moins axées sur les aspects conflictuels* et divisifs » (Jean-François Cardin, *Le Devoir*, 29.4.06). Et pour faire bonne mesure, je termine avec un exemple très récent, et que la journaliste sent encore le besoin de guillemeter, quarante ans après Laurendeau : « ce parti propose les deux démarches les plus "divisives" et les plus explosives qui soient » (Lysiane Gagnon, *La Presse*, 29.3.07). Signe que le terme n'est pas encore entré dans l'usage. Le bon, en tout cas.

Si vous n'avez pas sauté la phrase de Maurras en exergue, et que vous avez lu les deux derniers paragraphes attentivement, vous devez commencer à vous demander comment il se fait qu'aucun dictionnaire n'ait encore pensé à traduire « divisive » par « diviseur »? Avant de tenter de répondre à cette question, jetons un rapide coup d'œil sur l'emploi, chez nous et en France, de ce mot négligé et méconnu.

Chez nous, c'est encore Laurendeau qui ouvre le bal : « Question irritante et diviseuse » (*Le Devoir*, 30.8.52). Ainsi, Laurendeau aurait employé « diviseur »

* Il est intéressant de noter l'emploi de cet équivalent de « divisive » et d'un autre, « explosif », deux lignes plus bas.



treize ans avant que le ver anglais ne s'introduise dans la pomme de discorde de la Commission… Je n'ai pas beaucoup d'exemples, mais assez pour montrer que nous n'employons pas exclusivement « divisif » : « il ne peut y avoir de pire moment pour relancer un débat aussi diviseur » (Pierre O'Neill, *Le Devoir*, 1.3.96) ; « les mouvements de femmes, qu'il juge bourgeois et diviseurs du mouvement » (Suzanne Giguère, *Le Devoir*, 4.4.04) ; « on est peu enclin à faire une campagne sur l'Afghanistan, un sujet hautement diviseur » (Vincent Marissal, *La Presse*, 7.2.08).

Les Français l'emploient depuis pas mal plus longtemps que nous. La phrase de Maurras, que vous venez de relire et qui m'est fournie par le *Grand Larousse de la langue française*, est tirée d'un essai de 1910. À défaut de fréquence, le mot peut au moins se targuer d'une certaine ancienneté. Mon second exemple date d'un quart de siècle plus tard : « Les idées des partis, les idées diviseuses ont, en République, des agents passionnés… » C'est le *Grand Robert* qui le donne, tiré d'un autre ouvrage de Maurras, *Mes idées politiques*, paru en 1937.

Depuis Maurras, on ne peut pas dire que les Français se soient bousculés au portillon pour l'employer, mais on le rencontre. Dans un *Que sais-je?* sur le vocabulaire politique[6], où l'auteur s'en tient au substantif : « candidat qui, prenant des voix au candidat officiel, risque de faire chuter celui-ci ». De fait, plusieurs dictionnaires réservent ce terme aux personnes : « personne qui est une source de désunion » (GDEL PLI). Le *Petit Robert* l'applique également à une chose, mais toujours comme substantif : « personne, force qui sème la division, la désunion ». On peut présumer que c'est un oubli, car d'autres indiquent qu'il s'emploie adjectivement : le *GLLF* et le *Grand Robert*, comme on vient de le voir, ainsi que le *Dictionnaire de l'Académie*, qui parle d'emploi en apposition : « jouer un rôle diviseur ».

Trois derniers exemples de cet emploi comme adjectif : « À l'heure du sans-frontiérisme, l'État juif et l'identité juive apparaissent comme les très inquiétants vestiges du racisme diviseur » (Alain Finkielkraut, *Le Monde*, 11.11.07). Dans une traduction de l'espagnol, deux emplois semblables : « encore loin de s'être affranchi de son anarchie et de son tribalisme diviseurs » ; « l'esprit raciste, radicalement diviseur et provocateur du professeur Huntington ».

Ce n'est pas l'abondance, me direz-vous, mais c'est peut-être assez pour amener les lexicographes à se poser à leur tour la question que je posais tout à l'heure : pourquoi n'a-t-on pas encore songé à traduire « divisive » par « diviseur »? Les définitions sont à tout prendre identiques : « divisive » : « tending or serving to divide, disunite » (*Gage Canadian Dictionary*), et « diviseur » : « qui provoque des divisions, des dissensions » (Académie). On dirait que l'un a copié l'autre…

Même sur Internet, on peine à trouver des exemples. Pour éliminer ceux des domaines techniques, notamment des mathématiques, j'ai interrogé à partir de couples, comme débat diviseur, idée diviseuse, thème diviseur, etc. Résultat : une petite centaine d'occurrences. Alors qu'avec « divisif », elles sont incomparablement plus nombreuses.

Si les défenseurs de la langue, les pourchasseurs d'anglicismes surtout, ne veulent pas que « divisif » s'installe chez nous à demeure, ils auraient intérêt à user de leur pouvoir de persuasion auprès de leurs amis qui ont leurs entrées dans les maisons de dictionnaires, les bilingues entre autres. S'ils ont réussi à faire entrer « se peinturer dans le coin » dans le dernier *Harrap's*, ils ne devraient pas avoir trop de mal à faire accepter le tandem « diviseur/divisive ».

D'ailleurs, soit dit entre nous et votre conscience, entre « fractionnel » et « diviseur », votre cœur balance-t-il vraiment? Pas le mien. ■

NOTES

1. Meertens, *Guide anglais-français de la traduction*, Chiron, 2002.
2. Labelle, *Les mots pour le traduire*, 3e éd., 2007.
3. Laurendeau, *Journal tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, VLB, septembre, 1990, p. 319.
4. Claude Corbeau, *Lettre fraternelle, nécessaire et urgente à mes concitoyens immigrants*, Lanctôt, Montréal, 1996, p. 102.
5. *Le Devoir*, 7.6.97. Passage du journal *The Gazette* cité par Gilles Lesage et sans doute traduit par lui.
6. Jean-Marie Denquin, *Vocabulaire politique*, P.U.F., coll. « Que sais-je? », 1997, p. 64.
7. Carlos Fuentes, *Contre Bush*, Gallimard, 2004, p. 61. Traduit par Svetlana Doubin.

Wordsleuth

Katherine Barber

Ptoing the Line for a Small Phoe

Here's a challenge for you. How many ways can the syllable that sounds like "SEE" be spelled in English? Can you think of an example word to illustrate each of those spellings? Keep thinking! All will be revealed at the end of this article.

Because English speakers have been such enthusiastic borrowers from other languages throughout our history, our spelling is notoriously non-phonetic. It causes grief to both native speakers and second-language learners. But its sheer quirkiness has contributed to what we can only call a "language as parlour game" phenomenon. English speakers love to test their linguistic mettle (is it that *metal*, or *meddle* or *medal*?) in games like spelling bees, and our many homophones make the language a fertile source for punsters.

(How are you doing on those "SEE" spellings? Are you up to 10 yet? There are more!)

For the last year, my fellow lexicographers and I have been working on a new dictionary that focuses on the words that are hard to spell in English. There is an honourable tradition of such "hard words" dictionaries in English; indeed, the first dictionaries were this kind, but they have fallen out of favour somewhat, replaced by the all-inclusive dictionaries. However, the dramatic rise in the popularity of spelling bees has led (not *lead*) us to think that the time is ripe again for such a book, and thus Oxford's *Canadian Spelling Bee Dictionary* was born (not *borne*). It may surprise you to know that, even taking out the easy-to-spell words from the big *Canadian Oxford Dictionary*, we are still left with over 36 000 problem words.

So, for the last several months, we have thought about little else than spelling and pronunciation, and we have come to a radical conclusion: English is a wacky language. Lunatic, even. Consider how many ways we can write the sound "TOE". In a sensible language, it would be written "to". But no, not for us. The digraph "to" is pronounced "TOE" in some words, but when in a word unto itself, it is pronounced "TOO," not of course to be confused with *two* or *too*. Dear me, I am feeling faint.

pro	promaine
tau	taupe
teau	plateau
teaux	Soulteaux
tho	Thomson
to	potato
toa	toad
toe	toe
toh	hatoh
tot	Pinot
tow	tow
to	ditto

(12 spellings)

"Twelve spellings," you think. "But that's ridiculous!" (By the way, how are those "SEE" spellings coming along? There are more than twelve!)

Okay, then. Or should I say, "Okay?" Because for the sound in okay we have:

ca	caber
cai	caiman
cay	decay
cca	occasion
cei	ceilidh
cha	chaos
k	KO
ka	kaolin
kay	okay
ke	kea
kei	keiretsu
key	Keynesian
kka	Akkadian
qa	qadi
que	appliqué
que	quesadilla
quet	bouquet

(17 spellings)

Seventeen?!?! Surely there must *then* or *they* in) can't be more for "SEE"!

Think again!

And while you're mulling on that, let's talk about homophones some more. Our new dictionary lists all possible homophones of the words that are included. So our old confusable friends *allies-ellies*, *desert-dessert*, and *principal-principle* are there. These are problems for all English speakers. But because our dictionaries are Canadian, we reflect Canadian pronunciation, and what are homophones for us are not necessarily homophones in other varieties of English. For instance, *khat* (an Arabian shrub whose leaves are chewed as a stimulant), *cot* and *caught* are all pronounced the same in Canadian English but differently in Southern Standard British English (where, what's more, *caught* is a homophone of *court* and *khat* is a homophone of *curl*). A particularly interesting phenomenon occurs when a vowel precedes the letter *r*. For most Canadians the words *hairs* and *hairy* are

perfect homophones. Dictionaries from other countries would fail to warn you about this. It's not just the vowels that are a problem, though. In North American English we tend to pronounce the letter *t* between two vowels or before a syllabic *l* as "d"; hence it is possible to confuse *tutor* and *Tudor* or *turtle* and *hurdle*. On looking at our almost 1,800 homophone warnings, you might think, "Well, really, who would ever confuse *tootsie* and *Tutsi*?" But bear in mind that in a spelling bee, contestants are given the word orally, out of context, so when they hear the sound "TOOT see" (there, I've just given you two spellings of SEE!), they have no way of knowing what is meant. There are many more homophones than you probably suspect.

To keep you entertained while you're still working on your "SEE" list, here are some other syllables in English with wildly variant spellings:

The choux is on the other foot:

choux	choux paste
sciu	prosciutto
shoe	shoe
shoo	shoo
shu	Shuswap
su	sensual
tu	punctual
xu	sexual

(8 spellings)

Jai thee to a nunnery:

ha'i	Baha'i
hai	Haida
hay	Haydnesque
hei	heinie
heigh	height
hi	hi
hie	hie
high	high
hy	hyacinth
jai	jai alai

(10 spellings, 11 if we also count chai in Chaim)

Heaving a sci:

ci	cite
cy	cyan
psi	psi
psy	psych
sai	saiga
say	sayonara
sci	sciatic
scy	scythe
si	site
sig	sign
sigh	sigh
[illegible]	[illegible]
ssi	Messiah
sy	prophesy
xi	xi

(15 spellings)

For a small phee:

fae	faeces
fe	febrile
fea	feat
fee	fee
ffee	coffee
ffei	caffeine
ffi	graffiti
ffy	taffy
fi	fiasco
fie	fief
fil	fils
fille	fille de joie
fit	confit
fj	fjord
foe	foetus
fy	satisfy
ghie	toughie
ghy	roughy
phae	nymphae
phe	phenol
phee	biographee
phi	morphine
phoe	phoebe
phy	philosophy

(a whopping 24 spellings)

But "SEE" trumps them all. This is your last chance. Exhausted all the possibilities you can think of? See page 22 for the surprising answer.

I can only conclude that all of us who have to write English, especially those of us who make our livings in the language industries, deserve a meddle—dammit, I mean medal for putting up with this chaos.

Continued on page 22

◄ Suite de la page 8

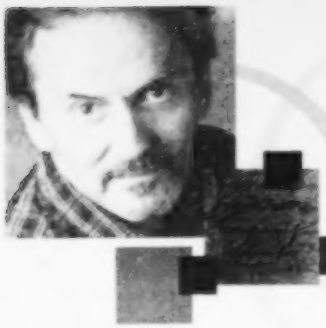
En effet, nous avons constaté un intérêt manifeste de leur part pour s'inscrire au *Répertoire* — pour « être du nombre ». Qui plus est, ne pouvant résister à l'idée de se joindre à ce regroupement professionnel, et voulant en tirer, eux aussi, tous les bénéfices, certains de nos confrères à l'étranger n'ont pas hésité à fournir une adresse… au Canada! Le *Répertoire* devra-t-il tôt ou tard inclure les terminologues de tous les coins du monde?

Le *Répertoire des terminologues au Canada*, un dossier riche en informations porteuses, à suivre de près! ■

◄ Continued from page 8

Terminologists in Europe have shown a strong interest in registering with the Directory and being part of the group. In fact, some of our overseas colleagues have been so eager to join this professional group and obtain its benefits that they have provided addresses in Canada! Perhaps the Directory will eventually have to include terminologists from all over the world.

The *Directory of Terminologists in Canada* is a rich source of useful information and is worth keeping an eye on. ■



Quelques remarques sur la concordance des temps

Jacques Desrosiers

Q. *J'aimerais savoir* ***si*** *les tournures suivantes sont acceptables :*

1) « L'appelant a déclaré qu'il ***est*** *invalide » (au lieu de « qu'il* ***était*** *invalide »)*

2) « L'appelant a exigé qu'un médecin ***soit*** *présent » (au lieu de « qu'un médecin* ***fut*** *présent »)*

Dans le deuxième cas, je constate que l'imparfait du subjonctif n'est pas usité dans les textes de l'administration fédérale, et je constate aussi que, dans un tel cas, le présent du subjonctif est d'usage dans la conversation courante.

R. Le cas de l'indicatif (premier exemple) est assez simple. Le rôle de l'indicatif en français est de situer une action dans le temps. Comme la phrase est au passé et que les deux actions décrites sont simultanées, on met en principe le verbe de la subordonnée à l'imparfait.

Mais cette concordance n'est pas mécanique. Si le contexte permet de comprendre que le requérant souffre d'une invalidité permanente, le rédacteur a le choix entre le présent et l'imparfait. Si, en revanche, il est important pour une raison ou une autre de souligner que l'invalidité est terminée, alors l'imparfait est obligatoire, sinon on s'exposerait à un contresens.

Le choix, quand il est possible, dépend du point de vue adopté par le locuteur : on met le verbe de la subordonnée au présent ou à l'imparfait, selon qu'on se place du point de vue de la personne qui parle ou de celui de la personne dont on parle. L'auteur de la phrase a donc toute latitude pour choisir entre les deux points de vue, principe clairement énoncé dans le *Grand Larousse de la langue française* :

> « Aucune loi n'interdit en principe à celui qui parle ou qui écrit de maintenir son propre présent pour point de référence, ou d'y revenir quand il lui plaît. »

Premier point à retenir : la concordance des temps n'est pas un mécanisme rigide. Grevisse insistait déjà là-dessus dans le *Bon usage* en 1975 :

> « Il faut se garder d'appliquer sans discernement des règles mécaniques qui indiqueraient une correspondance toujours obligatoire entre le temps de la principale et celui de la subordonnée. »

Ainsi les « règles » ne doivent pas empêcher le rédacteur ou le traducteur d'utiliser son jugement. Les grammairiens aiment citer la boutade du linguiste Ferdinand Brunot :

> « Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas ! »

Plus importante encore est la phrase précédant celle-là :

> « Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. »

C'est ce qu'on a vu plus haut, et c'est le deuxième point à retenir : les règles obéissent au sens. Voilà d'ailleurs pourquoi il y a tant d'« infractions » à la concordance, telles ces subordonnées qui ont la valeur d'une maxime intemporelle (*Il avait compris que la nécessité est mère de l'invention*). Grevisse notait même que la simultanéité marquée par l'imparfait dans une phrase comme : *Il m'a dit que vous* ***étiez*** *une personne honnête*, était un simple « accommodement », puisque le fait exprimé par la subordonnée est encore vrai au moment où parle le locuteur. *Êtes* serait acceptable.

La marge de manœuvre de celui qui écrit est donc appréciable. Et qu'on n'aille pas se réclamer des classiques ! Les plus grands auteurs se sont permis des libertés remarquables, comme La Fontaine :

> « Après qu'il eut brouté, trotte, fait tous ses tours,
> Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours. »

Il n'est pas nécessaire d'être aussi audacieux, mais mieux vaut garder la langue vivante que de s'encroûter dans des règles inutilement contraignantes.

Le subjonctif donne lieu à des désaccords plus sérieux. En principe, on devrait raisonner comme avec l'indicatif : si les actions d'une principale au passé et de la subordonnée sont simultanées, on devrait employer l'imparfait.

Or chacun sait que l'imparfait du subjonctif (comme le plus-que-parfait) est tombé en désuétude. Les raisons sont connues : terminaisons archicompliquées, formes qui semblent sorties tout droit d'une langue préhistorique, consonances bizarres – bref, tout pour couper son inspiration au rédacteur et sa concentration au lecteur. Les *fussiez* ou *eussiez* sont si cocasses qu'ils constituent des fautes de style dans presque tous les contextes, sauf peut-être les spectacles d'humour. Alphonse Allais leur avait organisé un enterrement de première classe dans sa célèbre *Complainte amoureuse* il y a plus d'un siècle.

« Ah! Fallait-il que je vous visse,
Fallait-il que vous me plussiez,
Qu'ingénument je vous le disse,
Qu'avec orgueil vous vous tussiez[1]... »

Aujourd'hui, l'usage écrit n'a gardé que quelques formes faciles, dont toutes celles des verbes *être* et *avoir*, comme on le voit encore dans la presse, ainsi récemment dans le *Monde* (18-3-2008) :

« Bien qu'elles **fussent** sans précédent, les déclarations sans ambiguïté de George W. Bush il y a moins d'une semaine pour faire remonter le billet vert sont déjà oubliées. »

La plupart des journalistes auraient toutefois opté pour le passé : *Bien qu'elles aient été sans précédent*. Dans les autres cas, l'imparfait n'est usuel qu'à la 3e personne du singulier. Et encore là, il n'est pas fréquent. Rares sont ceux qui auraient écrit *se plaçât* dans :

« Il ne fallut pas plus de trois ans pour que Staline **se place** lui-même au centre de l'iconostase politique[2]. »

La presse fait la même chose :

« La France avait résisté aux demandes insistantes adressées par les États-Unis à leurs alliés pour qu'ils **acceptent** de partager les risques. »
Le Monde, 26-10-2007

On n'a donc pas à s'étonner que la langue administrative écrive sans hésiter :

Le ministère avait interdit que les fonctionnaires **divulguent** ces renseignements.

Dès le XIXe siècle, Alexandre Dumas fils, cité par Grevisse (1980), écrivait : *Il était temps que vous arrivez*. Et Musset : *Que voulais-tu que je lui dise ?* (et non *disse*). Marcel Proust avait ignoré la règle traditionnelle à plusieurs endroits dans la première édition de *Du côté de chez Swann* parue en 1913, par exemple :

« ... j'allais [...] dire qu'on **apporte** les sirops »
« ... avant que j'**entre** souhaiter le bonjour à ma tante, on me faisait attendre... »
« ... je sortis à pas de loup de la chambre sans qu'elle ni personne **ait** jamais appris ce que j'avais entendu. »

La deuxième édition de 1919, la dernière à paraître du vivant de Proust, avait « corrigé » par *apportât*, *entrasse* et *eût*, qu'on lit aujourd'hui dans toutes les éditions[3]. Que ces modifications aient été introduites par Proust lui-même ou à son insu, il reste que son premier réflexe avait été d'ignorer plus d'une fois la règle.

Même l'orthodoxissime Maurice Druon lâche du lest à l'occasion :

« Le pape Paul VI devait [...] me donner la marque publique qu'il ne désapprouvait pas mes propos, si véhéments **aient-ils été**[4]. »
(au lieu de *eussent-ils été*)

Quelques écrivains restent attachés à l'imparfait, telle Amélie Nothomb, dans un roman paru en 2004 :

« On me l'avait assez refusé pour que j'en **connusse** la valeur[5]. »

Mais elle aussi laisse parfois le naturel revenir, parce qu'elle écrit dans un roman paru en 2007, *Ni d'Ève ni d'Adam* :

« Intérieurement, j'implorai Rinri de passer à table afin que sa présence **dissipe** cette gêne[6]. »

Souvent c'est l'oreille qui décide, bien que divers facteurs entrent en ligne de compte. Prenons ce passage tiré d'un récent roman de Jacques Godbout :

« C'est pour qu'il **saisisse** la profonde influence qu'il avait sur moi que je m'étais permis de lui soumettre de petits textes. Ce second envoi m'avait valu une invitation à déjeuner, il souhaitait que nous **prenions** l'apéritif dans son jardin[7]. »

L'usage ne tolérerait pas *prissions*. Mais pourquoi pas *saisît*, semblable à *saisit* et *saisi* ? Mis à part le souci de cohérence, si le mot qui n'a d'étrange que l'accent circonflexe étonnerait le lecteur, c'est que l'oreille l'entendrait un passé simple alors qu'elle veut ici entendre un subjonctif.

Le nœud du problème réside dans l'idée même de confier au subjonctif le respect des temps. On l'a vu, c'est à l'indicatif que revient cette responsabilité. Il faut bien distinguer la nature des deux modes. Dans le jargon des grammairiens, l'indicatif décrit le monde **actualisé** envisagé dans sa réalité ; tandis qu'avec le subjonctif, l'action n'est pas entièrement actualisée, elle est **virtuelle**. Exemple : la phrase *Je savais que Patrick venait* porte sur la venue de Patrick. Par contraste, la phrase :

J'étais étonné que Patrick vienne

ne nie pas ce fait, mais le décrit comme appartenant en quelque sorte au monde du locuteur ; elle fait passer l'étonnement du locuteur avant. L'indicatif de la principale se charge de situer l'action dans le temps.

Le rôle du subjonctif n'est donc pas de donner des repères temporels. Et il n'est d'ailleurs pas équipé pour le faire : il compte peu de temps par rapport à l'indicatif et n'a même pas de futur.

Quant à la division des tâches entre ses temps présent et passé, elle sert à indiquer le moment où l'action est réalisée, son aspect accompli ou non. Si le locuteur veut marquer l'aspect accompli de l'action, le subjonctif passé lui suffira :

J'étais étonné que Patrick soit venu.

L'imparfait, qui n'apporterait rien de plus, devient inutile. On voit que l'évolution de la langue, de ce point de vue, n'est pas complètement anarchique.

Notons en passant que le français contemporain a aussi une prédilection pour l'infinitif. On dit aujourd'hui : *Elle leur apporta de l'eau pour qu'ils se lavent*, mais aussi souvent : *Elle leur apporta de l'eau pour se laver*. Et on écrira volontiers : *Le ministère avait interdit aux fonctionnaires de divulguer ces renseignements*. La beauté de l'infinitif réside justement dans le fait qu'il libère de toute contrainte temporelle.

Il est possible que la prépondérance du passé composé dans le français contemporain ait contribué au déclin du subjonctif imparfait. Car le passé composé décrit une action qui est encore en contact avec le présent. C'est pourquoi dans de tels cas le présent est venu naturellement même aux grands dramaturges du XVII[e] siècle. Les ouvrages citent Corneille, Racine, Molière, par exemple :

> « ... j'allais vous informer / D'un ordre ... / Dont César
> **a voulu** que vous **soyez** instruite. »
> (et non *que vous fussiez*)
> Racine dans *Britannicus*

Avec de tels répondants, il semble bien que la balance penche en faveur de « soit » dans notre deuxième exemple du début. « Fût » n'est pas incorrect, l'usage employant encore le verbe *être* à toutes les formes du subjonctif ; mais « soit » est plus courant et plus juste. Peut-être pourrait-on réclamer l'imparfait au nom de certaines conventions de la langue juridique, mais sûrement pas au nom de la langue française.

Reste à savoir si de telles conventions existent. Même dans le domaine juridique on lit couramment aujourd'hui, par exemple dans les jugements de la Cour suprême du Canada, des phrases comme :

> « ... en l'espèce il appartenait aux policiers de différer l'interrogatoire jusqu'à ce que l'appelant **soit** pleinement conscient des conséquences de ses déclarations et qu'il **puisse** avoir convenablement recours à l'assistance d'un avocat [10]. »

L'imparfait du subjonctif ne disparaîtra pas, surtout les formes qui passent plus ou moins inaperçues. Aux yeux de ceux qui veulent maintenir leurs textes à un niveau de langue recherché, il garde un certain charme. Mais c'est un charme littéraire. Il est abusif d'insérer ces imparfaits à titre décoratif dans des textes qui ne sont pas uniformément écrits dans une langue soutenue. Se rappeler que le rôle premier d'un rédacteur est de communiquer de l'information, et non d'ajouter une épaisseur à des textes qui, pour un grand nombre de lecteurs, sont déjà parfois pratiquement recouverts d'un voile d'illisibilité. ■

NOTES

1. Duculot, 16[e] éd., § 1047.
2. Cité entre autres par les Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, A. et J. Picard, 1971, t. II, p. 205.
3. Le fait que bien des sites Internet citent la complainte d'Allais en écrivant ironiquement *que je vous le dise*, souligne avec ironie la complexité de ces formes.
4. Vladimir Fedorovski, *Le roman du Kremlin*, « Le livre de Poche », 2004, p. 99.
5. *À la recherche du temps perdu*, éd. Claude Ferre, coll. « Pléiade », 1954, t. I, p. 14, 30 et 110, respectivement. Il s'agit de l'antonime édition de la Pléiade. La version de 1913 est donnée dans les variantes, p. 959 et 960. Le fait est signalé par André Goosse dans *Le bon usage*, 14[e] éd., § 898. Les spécialistes sont enclins à penser, sans en être absolument certains, que Proust n'a pas revu de près les épreuves de la deuxième édition. Voir Claude Ferre, « Note sur le texte de cette édition », p. xxvii. Voir aussi la section « Références » dans http://www.mapageweb.umontreal.ca/lafleche/rr/impro2.html.
6. Cité dans *Le Bon usage*, 14[e] éd., § 898.
7. *Bon usage*, 14[e] éd., § 898.
8. Albin Michel, 2007, p. 140.
9. *La conciergerie du Panthéon*, Seuil, 2006, p. 49.
10. http://csc.lexum.umontreal.ca/fr/1994/1994rcs2914/1994rcs2914.html

Continued from page 19

From Cev to coe

There are THIRTY different spellings of "SEE" in English!

cae	Caesar
ce	cede
cea	cease
cee	Sadducee
cei	receive
cey	Ceylonese
ci	calcium
cie	species
coe	coelom
cy	pharmacy
sce	scene
sci	hyoscine
se	sebum
sea	sea
see	see
sei	seize
sey	curtsey
si	si
sie	siege
sse	Tennessean
ssee	lessee
ssey	odyssey
ssi	lassi
ssie	lassie
ssy	sissy
sy	hypocrisy
xe	tuxedo
xi	taxi
xie	pixie
xy	boxy

(30 spellings) ■

La simplicité volontaire en traduction

Voluntary Simplicity in Translation

Lucie Lapointe

Translation: Ariana Muresan

Enfermés dans notre routine, éperonnés par les normes de production, nous oublions trop souvent que notre traduction a un destinataire. Comme le dit si bien Jean Delisle : « (le) rédacteur de textes pragmatiques (…) adapte plus ou moins ce qu'il a à dire en fonction de la nature du message et de ses destinataires. Le texte pragmatique est didactique. Le traducteur doit donc, lui aussi, se soucier des destinataires . »

Au tout début de ma carrière au Bureau de la traduction, un de mes réviseurs m'a fait le commentaire suivant : « ta traduction est bonne, mais on ne met pas ces mots-là dans la bouche de cette personne ». Réviseure à mon tour, il m'arrive souvent de constater cette erreur. La même phrase dans une lettre et dans un argumentaire ne se traduit pas de la même manière. À l'époque des premiers ministres Chrétien et Martin (et de Trudeau avant eux), on traduisait souvent pour des demandeurs francophones, ce qui est plus rare aujourd'hui. Il faut donc avoir un autre élément bien présent en tête : l'aisance de la personne dans la langue cible. Rien ne sert de chercher de belles tournures et de beaux grands mots s'ils sonnent faux dans la bouche de la personne qui aura à les prononcer. Pour reprendre une expression à la mode, il faut à l'occasion savoir faire preuve de simplicité volontaire. Il vaut mieux parfois s'en tenir non seulement à des mots simples, mais aussi à des structures simples.

Autre élément important à ne pas oublier : qui a rédigé le texte? Est-ce un rédacteur professionnel (une espèce en voie de disparition) ou un spécialiste du domaine? Comme tout le monde rédige aujourd'hui, on est presque toujours appelé à traduire des textes mal ficelés. Certains textes sont produits par des auteurs qui trouvent difficile de résister, comme certains traducteurs, aux chants des sirènes de la paresse mentale. Et comme Internet leur rend la vie facile, le copier-coller a la cote. Le traducteur doit alors faire l'exercice de synthèse que le rédacteur a escamoté en rétablissant les liens logiques ou encore en éliminant les répétitions inutiles.

Dire qu'à l'université je trouvais prétentieux ce professeur qui nous disait améliorer parfois le texte d'un écrivain célèbre qu'il traduisait. J'ai souvent vu depuis, et vous aussi j'en suis convaincue, des traductions d'une meilleure tenue que les textes de départ!

Suite à la page 25

Caught up in our routines and driven by production standards, we all too often forget that our translation has a target audience. As Jean Delisle puts it so well, "the writer of pragmatic texts . . . adapts what he has to say according to the nature of the message and the audience at whom it is aimed. A pragmatic text is didactic. The translator of pragmatic texts must therefore be concerned with his readers."

At the very beginning of my career with the Translation Bureau, one of my revisers made the following comment: "Your translation is good, but those words wouldn't come out of that person's mouth." Now that I am a reviser, I often see the same error. The same sentence will be translated differently for a letter than it will for a sales brochure. In the days of Prime Ministers Chrétien and Martin (and Trudeau before them), translations were often produced for Francophone requesters, which is not so much the case today. Nowadays, another factor needs to be kept in mind: the person's level of proficiency in the target language. There is no point in using fancy phrases and big words if they sound fake in the mouth of the person who has to say them. At times, we have to practise voluntary simplicity, as the popular phrase goes. It is sometimes better to stick not only to simple words, but to simple structures.

It is also important to remember who wrote the text. Was it a professional writer (an endangered species) or a subject matter expert? Since everybody is a writer nowadays, we are almost always asked to translate poorly written texts. Some texts are written by authors who, like some translators, find it hard to resist the temptation of intellectual laziness. And since the Internet makes their lives easier, cutting and pasting is very popular. The translator must then go through the process, which the writer did not bother with, of restoring the logical connections or eliminating unnecessary repetition.

To think that in university I once found a professor pretentious for telling us that he would sometimes improve on the text of a famous writer he was translating. Since then, I have often seen translations that were better than many source texts, and I am sure you have too!

Continued on page 25

More Questions from the Inbox

Frances Peck

The questions on grammar, punctuation and usage that ran in the last issue of *Language Update* did not deplete my inbox, not by a long shot. So here is another set of tricky queries for you to read, mull over and learn from.

I share these questions in full sympathy with the askers. We all need to remember that the best writers and editors among us scratch our heads over certain constructions from time to time. In that spirit, this article ends with a question of my own, a plea for help that I sent out to some colleagues on one of those days when I just wasn't sure.

Question

I was wondering if you could help me with a problem involving comma usage. Here's the sentence:

> Most recently, laws went into force that require labelling of food and feed containing, consisting of, or produced from biotechnology-derived organisms.

There is some debate among the editors about putting a comma after *from*. Do you know the rule that governs this situation?

—Federal agency, editor, Ottawa

Answer

I'm happy to settle the debate and cite a rule. Verdict: there should not be a comma after *from* in your sentence. The rule: do not place a comma after the last item in a series. For the same reason you wouldn't put a comma after *bananas* in this sentence—

> Apples, oranges and bananas are nutritious and inexpensive.

—you wouldn't put one after the third verbal phrase, *produced from*, in yours.

In case that isn't enough, placing a comma after *from* violates another comma rule too: do not separate a preposition (*from*) from its object (*organisms*) with a comma.

Question

I'm reading a manuscript that insists on using *looked to be*—"she looked to be about thirty," "it looked to have been built around the twelfth century," etc. Where does this *looked to be* come from? *Appeared to be* probably, but the *Oxford Guide to Canadian English Usage* doesn't even like *appeared* in some cases. A writer friend thinks *looked to be* is British, and it sounds all right to him. Any thoughts?

—Freelance editor, Toronto

Answer

At first glance, *look to be* struck me as idiomatically fine. I've seen and heard the phrase plenty (and have undoubtedly used it myself). To be certain, and to delve into your suggestion that the expression might be British, I paged through *The New Fowler's Modern English Usage*, where lo and behold the construction gets a nod:

> A third use of *look* + *to* infinitive lies within the branch of meaning that the *OED* defines as 'to have a certain appearance . . . It means 'to seem to the view, to appear, to look as if.' Examples: *A little hat that looked to be made of beaver. . . The Queen looked to be in good health.* . . . This type seems to be gaining ground, esp. in America.

Funny, isn't it? We Canadians point to the Brits, the Brits point to the Americans. No wonder we find usage confusing.

So according to *Fowler's*, the construction is acceptable, but as an editor I wouldn't let it take root in a text. Like *appear to be* and *seem to be*, *look to be* is redundant. All four verbs—*look*, *appear*, *seem* and *be*—are linking verbs, which by definition convey the subject's state or condition. Doubling up on linking verbs, while common in speech, is excessive in writing.

Question (*fewer* and *less* #1)

I am brain-dead with this project and can no longer think straight. Here is the sentence:

> She moved to Burtonsville, then a sleepy community of less than a thousand inhabitants south of Boise.

I know the *fewer*/*less* rule. But this morning I can't decide if this wording is right or if it should be "fewer than a thousand inhabitants," and I can't even articulate why. Help!

—Freelance writer, Vancouver

Answer

It should be *fewer*, not *less*. The rule is pretty much unvarying: *less* with a singular word (less food, less vegetation, less population); *fewer* with a plural word (fewer almonds, fewer weeds, fewer inhabitants).

Fewer than may look strange to you because it's morning (understandable!) or because the following words are *a thousand*, which we tend to treat as a singular amount when quantifying a population. This leads to one possible solution: "... a sleepy community of less than *a thousand* south of Boise." This revision keeps the singular amount and ditches the distracting *inhabitants*. It has the virtue of being less wordy too.

When in doubt . . .

Thanks, Frances. After playing around with this sentence even more, I decided to change it to this:

> She moved to Burtonsville, then a small, sleepy community south of Boise . . .

You were right—the whole thing was too wordy anyway.

Question (*fewer* and *less* #2)

Today I encountered a usage issue that has me scratching my head. When reporting a percentage, does one say *less than* or *fewer than*? For example, "less than 40% of the subjects reported . . ." or "fewer than 40% of the subjects reported . . ."?

—*Editor, social sciences journal, Ottawa*

Answer

I have a couple of usage books that say *less* works well for percentages, but they don't give examples like yours in which the percentage is followed by a plural word.

I would use *fewer*, and here's why. All authorities consider "40 percent of the subjects" to be plural because of the phrase "of the subjects." We would write, for instance, "40 percent of the subjects agree" (plural) because the plurality of the word *subjects* overrides the singularity of *percent*. Because the phrase is plural, *fewer* is the correct choice.

However, if the phrase were "40 percent of the population," things would be different. The singular *population* would make the whole construction singular and make *less than* the winning choice.

Question (from me this time)

Do you think there's anything grammatically wrong with this sentence?

> Without his wife, his life became onerous.

The copyediting textbook I teach from, which is so riddled with errors I can no longer look at it objectively, considers *without his wife* to be dangling. I'm not sure I agree. Couldn't that phrase just as correctly modify *his life*, as it does in the above sentence, as it might modify *he* (which is what the answer key suggests to "correct" the problem)? I'm thinking along these lines: "His life with his wife was wonderful; his life without his wife was onerous."

—*Canvassing my colleagues in West Coast Editorial Associates*

Answers from colleagues

1) I agree with you. I don't think there is anything wrong with the so-called dangler modifying *his life*.

2) I think you're right and that the phrase can modify *his life* for plain old *life*.

3) The more I think about it, the odder it sounds, though that may just be because of the internal rhyme. I agree with you that *without his wife* could modify *his life*. I think it's okay.

"The more I think about it, the odder it sounds." Here we have the annoying paradox of such questions. To figure out whether a tough sentence is correct, we have to stare at it, ponder it, worry it, stare at it some more—until all too often its shape changes, its meaning diffuses and everything we thought we knew evaporates.

That's when it's great to have e-mail. ■

◂ Suite de la page 23

Petit conseil en terminant : il ne faut pas hésiter à faire subir à nos textes ce que Flaubert appelait « l'épreuve du gueuloir » et à s'imaginer dans la peau du personnage. Si on bute sur un bout de phrase, il est fort probable que la personne qui aura à le prononcer, ou le lecteur qui aura à le lire, butera aussi.

À bon entendeur… ■

NOTE

1 *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984, p. 32.

◂ Continued from page 23

In conclusion, here is a quick tip: Do not hesitate to submit your texts to what Flaubert called *l'épreuve du gueuloir* [saying it out loud], and put yourself in the user's shoes. If *you* get tangled in a sentence, most likely the person who will have to say or read it will too.

A word to the wise . . . . ■

NOTE

1 *Translation: An Interpretive Approach*, University of Ottawa Press, 1988, p. 17.

Traduire le monde

André Racicot

Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?

Traduire le monde

André Racicot

Grande-Bretagne ou Royaume-Uni?

Être ou ne pas être? Pas si élémentaire que cela, Watson. Car être ressortissant de la Grande-Bretagne ou du Royaume-Uni n'est pas tout à fait la même paire de... manches. L'usage confond souvent les deux termes qui, pourtant, ne sont pas synonymes.

Les plus érudits auront lu *Astérix chez les Bretons*. Le lecteur qui n'aura pas été trop déroute par la recette de sanglier à la menthe aura sûrement remarqué que la contrée que l'on appelle la Bretagne est finalement ce qui correspond aujourd'hui à la Grande-Bretagne. Dans le livre, on constate que les Bretons sont en fait un peuple celtique, comme les Gaulois. Des cousins, quoi. Situation déroutante pour l'honnête langagier qui risque de s'étouffer avec sa bière tiède. Comment expliquer que la Bretagne... britannique soit devenue la Grande-Bretagne? C'est une longue histoire.

La frontière nord de l'Empire romain correspondait à ce que l'on a appelé le mur d'Hadrien, donc, grosso modo, à la frontière écossaise. Le peuple écossais a connu un relatif isolement qui lui a permis de préserver son identité et d'affirmer ses traditions. Plus au sud, c'était la tempête. Au fil des siècles, des peuples germaniques, qui n'étaient vraiment pas des gentlemen, sont débarqués dans les îles Britanniques, que l'on appelait alors la Bretagne, et en ont bouleversé la composition ethnique. Angles, Jutes, Saxons, Norvégiens, Danois ont joué du gourdin et de l'épée pour fonder divers royaumes qui, à la longue, sont devenus ce que l'on appelle aujourd'hui l'Angleterre. Quant aux populations celtiques, elles ont été refoulées, à l'ouest, au Pays de Galles et, au sud, en Cornouailles. Beaucoup de Celtes ont fui en France au V^e^ siècle pour gagner ce qui a justement été baptisé... Bretagne. Région qui, d'ailleurs, a sa propre Cornouaille, mais sans « s ». C'est donc dire que les Bretons britanniques ont migré en emportant le nom de leur pays.

La Bretagne d'Astérix avait vécu. Les îles Britanniques étaient devenues multiethniques avant la lettre. En 1603, Jacques VI d'Écosse monte sur le trône d'Angleterre. C'est ainsi que naît l'union des Anglais, Écossais, Gallois et Cornouaillais. Le nouveau pays reçoit le nom de *Grande-Bretagne*, une référence historique à l'appellation *Bretagne* de l'époque romaine.

Que vient faire le Royaume-Uni dans tout cela? On ne peut parler des îles Britanniques sans penser à l'Irlande. Comme on le sait, les relations entre Irlandais et Britanniques ont été tumultueuses. L'unification de la Grande-Bretagne et de l'Irlande en 1800 donne naissance au Royaume-Uni. En 1922, l'Irlande fait sécession, mais une partie de son territoire, l'Irlande du Nord, reste attachée au Royaume-Uni. Celui-ci prend officiellement le nom de *Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord*.

Comme on le voit, Royaume-Uni et Grande-Bretagne ne sont pas des synonymes. De fait, il n'existe officiellement aucun pays appelé Grande-Bretagne. Si c'était le cas, cela signifierait que l'Irlande du Nord (faussement appelée Ulster) a été rendue à l'Irlande. Or ce n'est pas le cas.

Le terme *Royaume-Uni* est un diminutif de l'appellation officielle précitée. Il est vrai, toutefois, que l'expression *Grande-Bretagne* se voit souvent. Politiquement et géographiquement elle est pourtant inexacte. Mais beaucoup de langagiers hésiteront à la condamner, justement à cause de l'usage, encore une fois. Mais une erreur est une erreur.

Avec *Angleterre* l'erreur est encore pire. Cette chère Albion, si glorieuse fut-elle jadis, n'est rien d'autre qu'une région géographique de la Grande-Bretagne. L'Angleterre n'a aucun statut politique: elle n'a pas de gouvernement autonome, elle n'est pas un pays. L'Angleterre ne peut englober l'Écosse et le Pays de Galles. Confondre ses habitants avec, par exemple, les Écossais est une grave erreur, particulièrement si vous vous trouvez dans un pub d'Édimbourg!

Il ne saurait par conséquent être question de l'Angleterre en diplomatie. On dira par exemple que le Royaume-Uni est membre permanent du Conseil de sécurité des Nations Unies.

Les habitants du Royaume-Uni sont des Britanniques. C'est bien sûr une appellation générique qui vient du toponyme *Grande-Bretagne*. Il n'existe aucun gentilé propre au Royaume-Uni. Cette situation n'est pas sans rappeler celle des États-Unis, dont les habitants, à l'inverse, se sont emparés du gentilé *Américains*, créant de ce fait une impropriété. Imagine-t-on un seul instant quelle aurait été la réaction si, au début du XIX^e^ siècle, les Britanniques s'étaient qualifiés d'Européens. Les canons tonneraient encore, *Indeed*! ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Terminología de drogas. Preguntas y respuestas.

[illegible]

¿Hay alguna diferencia entre *narcótico, estupefaciente* y *droga*?

[illegible] **narcótico** [illegible] **Estupefaciente** [illegible] **Droga** [illegible]

¿Qué es una *sustancia sicotrópica*?

Sustancia sicotrópica [illegible]

¿A qué nos referimos con *sustancia psicoactiva*?

Sustancia psicoactiva [illegible]

¿Cuál es la diferencia entre *primera droga* y *droga principal*?

La **primera droga** [illegible] **Droga principal** [illegible]

¿Son sinónimos *dependencia, adicción* y *habituación*?

[illegible] **Dependencia** [illegible] **adicción** y **habituación** [illegible]

¿Qué tipos de *dependencia* existen?

La **dependencia** [illegible] **física** [illegible] **psicológica** [illegible]

¿Cuál es la confusión en torno a *uso, consumo* y *abuso*, que se utilizan a menudo como sinónimos?

Uso y **consumo** [illegible] **abuso** [illegible]

En algunos documentos se lee *usuarios* para hablar de *adictos*. ¿Son sinónimos?

[illegible] **usuario** [illegible] **adicto** [illegible]

usuario para evitar el estigma que pueda tener el término **adicto**.

¿Está bien utilizar *cannabis* y *marihuana* como si fueran sinónimos?

Si queremos ser precisos, no. **Cannabis** es el género de las plantas herbáceas entre las cuales se encuentra el cáñamo, *Cannabis sativa*, que tiene tres subespecies. De las flores y los tallos de la subespecie *Cannabis sativa indica* se obtiene la **marihuana** y de su resina, el hachís.

¿Cómo se dice en español *grow ops*?

La prensa en español los llama **laboratorios de marihuana** o **laboratorios de cultivo de marihuana**. Estos establecimientos, denominados *grow ops* en inglés, son una especie de invernaderos instalados ilegalmente para cultivar marihuana. La mayoría se encuentra en casas particulares para pasar desapercibidos.

¿Son diferentes los *laboratorios de cultivo de marihuana* a los *laboratorios clandestinos*?

Aunque es cierto que los dos tipos de **laboratorio** son secretos debido a su ilegalidad, la denominación de **clandestino** se reserva a los laboratorios que fabrican drogas de diseño como el clorhidrato de metanfetamina (*crystal meth* en inglés). Reciben también un nombre más coloquial: cocinas.

¿Es lo mismo decir *droga recreativa* que *droga sintética* o *droga de diseño*?

No. Las **drogas recreativas** son aquellas que se consumen en momentos de ocio; pueden denominarse así la cocaína o el éxtasis. El éxtasis, a su vez, es una **droga sintética** o **de síntesis** porque es una sustancia sin materia orgánica en la que se altera artificialmente su estructura química para intentar reproducir las sensaciones que producen las drogas de origen natural. Una **droga de diseño** o **de laboratorio** es una droga sintética fabricada para que provoque un efecto determinado. Para conseguirlo, se usan clandestinamente precursores químicos combinados de tal forma que producen una sustancia nueva que no está controlada por convenios internacionales y, por lo tanto, puede pasar desapercibida porque todavía no figura como sustancia ilegal.

¿Qué distingue *droga intravenosa* de *droga inyectable*?

La distinción tiene que ver principalmente con una cuestión de uso recomendado por la Organización Panamericana de la Salud. Por **droga intravenosa** se entiende aquella que se inyecta directamente en las venas, pero como es cierto que muchos individuos pueden inyectarse en el músculo por error o en busca de un efecto diferente, se prefiere ahora denominarla **droga inyectable**.

¿Qué tienen en común el *opio*, la *morfina* y la *heroína*?

Las tres sustancias comparten el mismo origen. Provienen de una planta llamada adormidera, *Papaver somniferum*, que no debe confundirse con la amapola, *Papaver rhoeas*. De los frutos de la adormidera se extrae un líquido blanco y pegajoso con el cual se elabora el **opio**. Este, a su vez, contiene alcaloides como la **morfina**, a partir de la cual se obtiene la **heroína**.

¿Cómo se distingue *opioide* de *opiáceo*?

Los **opioides** son sustancias sintéticas que no derivan del opio, pero tienen una acción parecida a los **opiáceos**, que sí se obtienen a partir del opio. Por ejemplo, la metadona es un opioide y la morfina, un opiáceo.

¿La *pasta base de cocaína* y la *base de cocaína* son sinónimos?

No. La **pasta base de cocaína** o **pasta base** es el primer producto en el proceso de elaboración de la cocaína. La **base de cocaína** es el producto intermedio y el clorhidrato de cocaína, que es el que se consume habitualmente, es el último. Sin embargo, los traficantes venden ahora también la pasta base, residuo sumamente tóxico y adictivo, a un precio muy asequible para los sectores más pobres de la sociedad. En Argentina, se la conoce coloquialmente como "paco".

¿Por qué se confunde *solventes* y *pegamentos* con *inhalantes*?

La confusión surge porque algunas personas piensan que son sinónimos cuando, en realidad, los **solventes** y **pegamentos** son tipos de **inhalantes**. Existe una relación jerárquica entre estos términos: inhalante es el término genérico que comprende a los más específicos, solvente y pegamento.

Todos estos casos y muchos otros relativos al campo de las drogas están documentados en las fichas de TERMIUM® con sus equivalentes en inglés y francés. Las explicaciones pertinentes figuran al final del módulo español de cada ficha en forma de observaciones (OBS). Los invitamos a consultarlos. ■

BIBLIOGRAFÍA:

Diccionario Mosby Pocket de medicina y ciencias de la salud. Elsevier Science. Madrid, 1998.

Navarro, Fernando. *Diccionario crítico de dudas inglés-español de medicina*. McGraw-Hill Interamericana, Madrid, 2000.

Oficina de las Naciones Unidas contra la Droga y el Delito. *Diccionario multilingüe de estupefacientes y sustancias sicotrópicas sometidos a fiscalización internacional*. Naciones Unidas, Nueva York, 2006.

Organización de las Naciones Unidas. Convenio sobre Sustancias Sicotrópicas de 1971. [http://www.unodc.org/pdf/convention_1971_es.pdf] (20080226).

Organización Panamericana de la Salud. Terminología relacionada con el VIH. Actualización 2006 de la OPS. [http://www.paho.org/English/AD/FCH/AI/HIVLANGUAGE.PDF] (20080226).

Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Patrick Beaudry

Tendances

Le supplice a assez duré

(LIBÉREZ LES DONNÉES PRISES EN OTAGE!)

Au Canada, il y a sur le marché cinq ou six produits qui nous aident à gérer nos traductions et notre terminologie. Au début, on trouve ça merveilleux, on a le choix des outils. On examine, on se rend aux foires commerciales, et on veut choisir un ou deux de ces outils.

Plus tard, on constate que nos clients ont achetés les mêmes outils. Certains clients exigent qu'on possède le même logiciel que le leur, sinon pas de contrats! Un traducteur ou un terminologue canadien pourrait avoir besoin de trois, quatre ou même cinq outils différents pour traiter avec autant de clients. Dur, dur d'être un langagier.

Ces outils s'ajoutent à la trousse déjà bien garnie dont nous disposons, et nous devons passer de longues heures à les maîtriser, comme nous l'avons fait avec nos ouvrages de référence. D'accord, c'est tolérable et c'est normal.

Par contre, quand on constate que l'on a investi en vain dans un logiciel, on se révolte avec raison, on s'insurge.

Je trouve « absurde » — c'est le mot — le fait d'investir quelques milliers de dollars, des dizaines d'heures, sans augmentation significative de revenus, puis de constater que les données stockées à l'aide du logiciel A ne pourront pas être facilement importées dans le logiciel B, et ainsi de suite.

De toute évidence, un format d'échange commun s'impose. Une telle norme d'échange permet de transférer les précieuses données consignées avec amour et patience d'un logiciel à l'autre. Je fournis plus de détails un peu plus loin.

La norme d'échange de mémoires de traduction (TMX) a suscité une certaine adhésion de la part des concepteurs de logiciels, tandis que la norme d'échange de données terminologiques (TBX) se laisse désirer. Pourtant, des représentants des concepteurs de logiciels participent activement aux groupes de travail qui élaborent ces normes.

En fait, la plupart des concepteurs de logiciels veulent bien adhérer aux normes d'échange... à condition que leurs clients et utilisateurs en fassent la demande.

Trends

This Ordeal has Gone on Long Enough

(FREE THE DATA! FREE THE DATA! FREE THE DATA!)

In Canada, there are a handful of products on the market to help us manage our translations and terminology. At first, we thought we were sitting pretty and could pick the tool we wanted to use! We examined them, attended trade shows and wanted to narrow the choice down to one or two of these applications.

We soon came to the realization that these same tools were also being sold to our clients. Some clients required us to have the same software as they did, otherwise they wouldn't do business with us. A Canadian translator or terminologist may need three, four or even five different tools to deal with as many clients. It's certainly not easy being a language pro!

These tools are in addition to the well-stocked toolbox that we already have, and we need to spend long hours to become proficient at them, much as we had to do with our reference works. Ok, so it's the price we have to pay.

However, when we see that the investment we make in a software application is all for naught, we revolt — and rebel — with good reason.

I'm not sure whether there is a more appropriate word than "absurd" to describe having to invest thousands of dollars and dozens of hours in something without seeing a significant increase in revenue – only to find out later that the data stored using software A could not be easily imported into software B, and so on.

Obviously, a common exchange format is required. Such an exchange standard would make it possible to transfer valuable data that was recorded with love and patience from one program to another. I will provide more details below.

The translation memory exchange standard (TMX) has garnered some support from software designers, while the TermBase exchange format (TBX) has seen little in the way of support. However, persons who represent software

Avec TMX 2.0, un fichier TMX permet de reconstituer à l'identique les fichiers qui constituent la mémoire de traduction. Malgré les prétentions des fournisseurs, leurs produits sont parfois loin d'être vraiment conformes à la norme TMX la plus récente.

Vous pouvez aisément vérifier par vous-mêmes :

Apportez aux concepteurs la version en langue de départ (source) et la version en langue d'arrivée (cible) d'un texte contenant des tableaux (préférablement un texte Word ou HTML). Demandez-leur de constituer une petite mémoire, puis de reconstituer le texte source et tirez vos propres conclusions. Cela dit, le verre est à moitié plein, pas à moitié vide.

Comme TMX, TBX est une norme de LISA ; elle existe aussi en tant que projet de norme ISO (30042). TBX décrit un format d'échange de données terminologiques très complet et assez complexe. Si tous les concepteurs de logiciels de gestion de terminologie l'adoptaient demain, nos ennuis d'échanges de données seraient pratiquement chose du passé.

Hélas, la plupart des concepteurs de logiciels n'ont pas encore fait le saut, parce que tout le monde hésite à se lancer. L'adoption du projet de norme ISO encouragera les grandes organisations à adopter le format TBX pour l'échange de données. On commence à voir de plus en plus de produits qui donnent des sorties en format TBX.

Quand ces normes seront adoptées par la plupart des concepteurs de suites logicielles d'aide à la traduction, les données et le monde langagier seront plus libres.

- Les développeurs pourront exporter dans ce seul format d'échange au lieu de viser une compatibilité avec le format des leaders du marché.
  - Ils pourront consacrer l'énergie économisée à faire des produits encore plus robustes et de meilleures interfaces.
  - Ils feront la même économie du côté importation de données.
- Nous, langagiers, serons libres de choisir nos outils de travail au lieu de devoir travailler avec ceux que choisissent nos clients.
  - Nous pourrons donc choisir nos outils en fonction de notre perception de la convivialité et de la robustesse des produits.
  - Nous pourrons laisser aux autres les logiciels qui possèdent de plus en plus de fonctions de gestion et de médiocres fonctions de traitement de texte.

designers actively participate in working groups that develop these standards.

In fact, most software designers are more than willing to comply with the exchange standards if there is a demand for them from their clients and users."

With TMX 2.0, a TMX file can be used to create an exact reproduction of the files that make up the translation memory. Despite vendors' claims, their products are sometimes far from being truly compliant with the most recent TMX standard.

You can easily see for yourself.

Take the source language version and the target language version of a text containing tables (preferably in Word or HTML format). Ask designers to build a small memory, and then ask them to reconstitute the source text. You can draw your own conclusions. That said, the glass is half full, not half empty.

Like TMX, TBX is a LISA standard, but it also is a draft ISO standard (30042). TBX is a terminology interchange format that is very comprehensive and quite complex. If all terminology management software designers were to adopt it tomorrow, our data exchange issues would virtually be a thing of the past.

Unfortunately, most software designers have not yet made the transition because everyone is reluctant to do so. The adoption of the draft ISO standard will encourage large organizations to adopt the TBX data exchange format. More and more products with outputs in TBX format are coming to market.

Once the majority of designers of translation software solutions adopt these standards, the data and language world will no longer be held hostage.

- Developers will be able to export to this single exchange format instead of trying to be compatible with the format used by the market leaders.
  - They will be able to focus their energies on making products that are more robust and on improving interfaces.
  - They will reap the same benefits when importing data.
- We language professionals will be free to choose our work tools instead of having to work with those chosen by our clients.
  - We can thus choose our tools based on our perception of product user-friendliness and robustness.
  - We can leave programs equipped with more management features and second-rate word-processing functions to others.

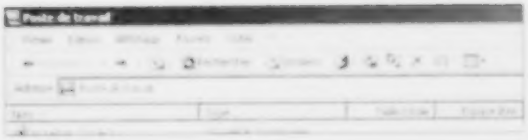
- Les clients seront libres de choisir des langagiers en fonction de leurs compétences plutôt qu'en fonction de leurs outils.
  - Les clients pourront choisir un outil fort en gestion, sans avoir à l'imposer aux langagiers et à s'inquiéter de la compatibilité.
  - Les clients auront accès à un plus grand nombre de professionnels langagiers.
- Les organisations qui veulent échanger des données seront libres de le faire même si elles n'ont pas choisi le même logiciel.

PRATIQUE

Vous n'avez aucune intention d'acheter un logiciel de type FTP mais aimeriez à l'occasion envoyer des données sur un site FTP. Vous craignez un peu la complexité de la chose?

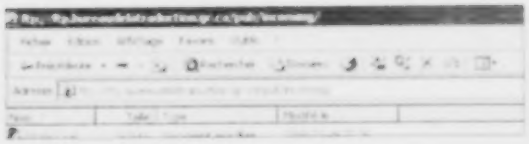
Bonne nouvelle, c'est possible à partir de Windows 2000, XP et des versions suivantes. L'exemple illustré ci-dessous vient de Windows 2000.

Tout d'abord, il faut ouvrir l'Explorateur. Une fois qu'il est ouvert, vous remarquerez qu'il contient une zone blanche qui indique où il pointe.



Peut-être que vous ne le savez pas, mais il peut pointer vers des adresses Internet, notamment des adresses FTP.

Exemple :



J'ai entré ici l'adresse FTP publique à laquelle les pigistes du Bureau envoient leurs textes (**ftp://ftp.bureaudelatraduction.gc.ca/pub/incoming**).

Il suffit donc de copier un texte à envoyer comme on le ferait pour le copier d'un dossier à un autre, puis de passer à l'adresse FTP voulue et de coller le texte, soit au moyen du raccourci clavier Ctrl-V, soit au moyen de la commande Coller du menu Édition. Voilà!

Quand le site FTP est protégé, évidemment, vous devez d'abord entrer votre code d'utilisateur et votre mot de passe si vous en avez un.

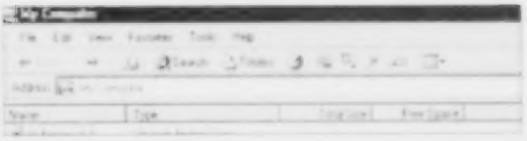
- Clients will be free to choose language professionals based on their abilities rather than their tools.
  - Clients can choose a strong management tool without having to impose it on language professionals and concern themselves with compatibility.
  - Clients will have access to a larger pool of language professionals.
- Organizations that want to exchange data will be free to do so even if they do not have the same software.

PRACTICE

You do not intend to buy an FTP software application, but would like to be able to occasionally send data to an FTP site. A little intimidated about the complexity of such a complex operation?

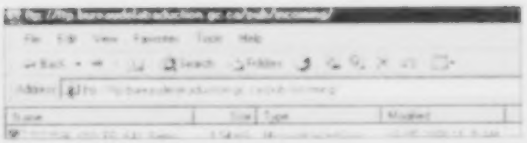
Great news! You can do it with Windows 2000, XP and more recent versions. The example below uses Windows 2000.

First, open Explorer. Once it's open, you will see a white address field.



You may not be aware of this, but you can enter URLs and FTP addresses in this field.

Example:

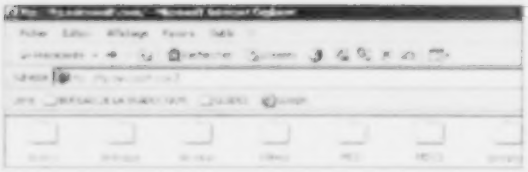


I entered the public FTP address where Bureau freelancers send their texts (**ftp://ftp.translationbureau.gc.ca/pub/incoming**).

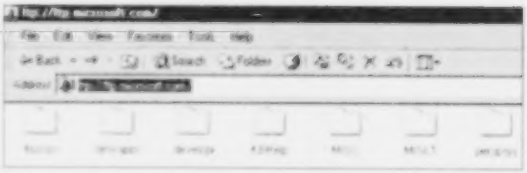
Simply copy a document to send in the same way you would if you wanted to copy one folder to another, then go to the desired FTP address and paste the file by using either the Ctrl-V keyboard shortcut or the paste command from the Edit menu. That's it!

If the FTP site is protected, you will need to first enter your user ID and password, if you have one.

De nombreuses sociétés offrent aussi des téléchargements gratuits, c'est beaucoup plus rapide que de naviguer sur leur site Web. Par exemple, à partir de **ftp://ftp.microsoft.com**, on voit la liste des dossiers permettant de télécharger divers types de fichiers :



Many companies also offer free downloads, which is much faster than navigating their Web sites. For example, at **ftp://ftp.microsoft.com**, there is a list of folders from which you can download various types of files:



NOTES

1 According to a LISA (Localization Industry Standards Association) report, it was primarily clients who indicated that they had saved money by using translation memories. Passages that were already translated were not sent out. Rather, they were recovered directly from the translation memory by a project manager.

2 What several delegates clearly expressed at the Translation World / Le Monde de la traduction Conference held recently in Montreal.

3 LISA – Localization Industry Standards Association. This not-for-profit organization develops open standards and promotes independent interoperability of software.

Over to You . . .

Hi Katherine,

I'm writing with regard to your "Wordsleuth" column in Vol. 5/1 of Language Update.

There is a good reason why the plural of "bus" isn't "bi." The word "bus" is a contraction of omnibus, *which is already plural in Latin. However,* omnibus *is the dative (indirect object) case, not the nominative (subject) case.* Omnibus *means "for all," which neatly describes mass transit, doesn't it?*

By the way, not all Latin nouns ending in -us form their plural in -i. The plural of opus, *for instance, is* opera. *The plural of* corpus *(in Latin, anyway) is* corpora. *Both of these irregularly declined nouns are neuter, not masculine.*

Your list of Latin derivatives leaves out "gladiolus," which I would certainly be inclined to pluralize as "gladioli."

On a lighter note, I guess you've never head Wayne and Shuster's old chestnut:

> *Customer in ancient Roman bar: I'll have a martinus.*
> *Bartender: Don't you mean a martini?*
> *Customer: Hey, if I wanted two, I'd ask for two.*

Keep up the good work!

Paul Leroux
Senior Translator (French-English)
CIDA Section
Translation Bureau

À vous la parole

A moi, mon « credo » !

Dans la livraison de septembre 2007 de L'Actualité langagière, *j'ai lu avec attention l'article de Luc Labelle intitulé « Sept petites règles pour bien traduire ou mon credo à moi ».*

Tout d'abord, je me félicite que l'auteur – qui manifeste une vocation rentrée de maître des écoles – ait pris la précaution de sous-titrer « mon credo à moi », car si j'avais un « credo à moi » en matière de traduction (métier que j'exerce depuis plus de trente-cinq ans dans une organisation internationale), ce ne serait pas forcément le même. En tout état de cause, il faut se méfier des « credos » au pluriel et sans C majuscule : ils dénotent souvent, de la part de leurs tenants respectifs, une certaine raideur pontifiante peu propice à l'autocritique, c'est-à-dire incompatible avec la capacité de se bonifier.

L'auteur nous dit par exemple, dans le louable but de magnifier notre métier :

> « Le traducteur sera donc alchimiste, comme Midas il changera en or tout ce qu'il touchera. »

Fort bien, mais on peut être au se croire alchimiste et se voir pousser un jour des oreilles d'âne… y compris en traduisant. Et puis, qui peut se vanter de n'avoir jamais commis un faux-sens ou un contresens, même minuscule, et quitte à s'en apercevoir bien vite? Qui peut prétendre n'avoir jamais transmuté de l'étain en plomb?

Quant à l'affirmation selon laquelle le français « rayonne à partir de Paris, point barre », sans doute gagnerait-elle à perdre de son caractère péremptoire. J'ai cru comprendre que Luc Labelle est canadien. D'où, peut-être, ce coup de chapeau bien sympathique à la capitale du pays d'où ont été ou se sont exilés ses aïeux. Mais une telle affirmation n'est pas moins gratuite que celle selon laquelle « il n'est bon bec que de Paris », abusivement empruntée à François Villon pour exalter les charmes soi-disant souverains de la « reine du monde ». On est en droit de la mettre en parallèle aussi avec ce que Molière fait dire par dérision au marquis de Mascarille (dans Les Précieuses ridicules*) : « Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens. » Dans sa préface des* Fleurs du Mal*, Baudelaire prend brutalement le contre-pied de ce parisianisme béat lorsqu'il écrit : « La France traverse une phase de vulgarité. Paris, centre et rayonnement de bêtise universelle. » Or, de nos jours, le français a une façon encore plus bête et plus vulgaire de « rayonner à partir de Paris ». Songeons au massacre que font de lui – en ce pays hypercentralisé – tout ce qui compte dans le monde du journalisme et du chaud-bise, par radio et télévision interposées. Songeons, entre un million d'autres exemples, à cet accent ridicule – ne semble-t-il, dans les sinus biaisés du triangle Neuilly-Auteuil-Passy – qui consiste à susurrer d'un air important : « Tu vaihheuhh, j'veux dirrhheuhh, quelque parrrhheuhh… » (variante : « Tu voihhanhh, j'veux dirrhhanhh, quelque parrrhhanhh… »). Peut-on sérieusement compter sur les bobos parisiens (pléonasme?!) pour maintenir, et encore moins pour rétablir la bonne tenue du français?…*

Avec le même dédain de la nuance, Luc Labelle assène ensuite : « Il ne faut pas traduire les mots, mais rendre les idées. » Sacha Guitry, apportant d'avance de l'eau à son moulin, a écrit de sa plume acerbe : « Les traductions sont souvent comme les femmes. Quand elles sont belles, elles ne sont pas fidèles, et quand elles sont fidèles, elles ne sont pas belles. » Il est vrai que Guitry était plus connu pour son esprit et son amour des femmes (fortement teinté de misogynie) que pour sa connaissance intime de la traduction… Il va de soi que l'idée prime le mot, mais on ne doit pas perdre de vue pour autant que le mot est avant tout porteur d'idée. Autrement dit, à trop vouloir s'écarter de la lettre pour mieux coller à l'esprit, on court le risque d'errer au point de trahir à la fois l'un et l'autre. Si l'auteur a voulu dire par là que la traduction est un exercice de grand écart parfois impossible (avec la poésie, surtout), qui consiste à rendre l'idée de l'auteur tout en la faisant comprendre au lecteur de manière optimale et dans une langue d'arrivée optimale, j'en conviens avec lui; là est d'ailleurs toute la difficulté, donc tout l'intérêt du métier de traducteur. Mais alors, pourquoi ne l'exprime-t-il pas en ces termes? Pourquoi ce manichéisme artificiel entre l'idée-Empire du Bien et le mot-Empire du Mal?

« Le texte ne doit pas sentir la traduction » : que dire de ce truisme, sinon qu'un professeur n'oserait même pas le proférer devant des étudiants de première année suivant leur tout premier cours de traduction?

> « Le traducteur […] ne doit pas se borner à aligner des mots, à rendre un texte en français. Il doit apporter sa pierre à la défense et à l'illustration de la langue française, à la forteresse que nous construisons ensemble pour sauvegarder notre langue. Oui, c'est une vocation, un sacerdoce… »

La grandiloquence de cette péroraison achève de trahir un manque de modestie et d'humilité assez surprenant de la part d'un traducteur. Une vocation, un sacerdoce, la traduction? Il faudrait voir à redescendre sur terre et à prendre une bonne douche! Certes, ce métier est fondé sur une connaissance sans failles de la langue de départ, et surtout de la langue d'arrivée, de même que sur une solide culture générale. Certes, il exige une élégance d'expression, en plus de la rigueur et de la précision. Mais tout bien considéré, le traducteur n'est jamais plus qu'un artisan du langage, un tourneur, un ajusteur, un façonneur de phrases en état de tension perpétuelle entre le respect dû à l'auteur du texte original, même mal écrit, et celui dû au lecteur du texte traduit. Il ne s'appelle ni Racine, ni Rimbaud, et si – cédant au rêve d'Icare – il se croit capable de s'élever jusqu'au soleil, il retombera bien vite dans son échoppe, avec ses ailes en lambeaux. « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête », a écrit Pascal. Pour le paraphraser, je conclurai en disant : le traducteur n'est ni Homère, ni Cadichon, et le malheur veut que s'il cherche à imiter Homère, il devient Midas… sans l'or.

François Thouvenin

C'est moi qui souligne.

Glanures

Avec la collaboration de Jacques Desrosiers et Frédelin Leroux fils

L'Actualité langagière tient cette chronique à l'intention des rédacteurs, traducteurs et autres communicateurs qui n'ont pas le temps de dépouiller régulièrement la presse écrite pour suivre de près l'évolution de la langue. Les glanures font écho aux néologismes de la langue générale, aux constructions enfantées par l'usage moderne, aux tournures et acceptions inusitées, de même qu'aux expressions imagées qui témoignent de la vigueur du français comme langue d'expression des idées.

Une mise en garde, cependant : les glanures livrées dans cette chronique ne s'utilisent pas nécessairement dans tous les genres de textes. L'efficacité de la communication doit toujours primer.

***Le Point* (avril 2007)**

Je suis enfin **raccord** avec moi-même. Les autres photos du livret sont également **raccord**.

***Voir* (mai 2007)**

Ces quatre questions **sont restées dans l'angle mort** du centre-gauche.

***Le Figaro* (mai 2007)**

Spécialistes de l'**étouffe-serviette** quand ils ont des missions de contrôle, ils restent aux ordres quand il s'agit de nommer.

Le **changement de pied** avec la Russie et la Chine évoqué par Nicolas Sarkozy pendant la campagne.

***Le Figaro littéraire* (mai 2007)**

La technologie nous permet de réaliser plus complètement cette **extravasion** du réel dans le virtuel.

C'est la principale qualité de *L'Homme économique*, essai sur les racines du néolibéralisme [Christian Laval] de restituer [cette vision] dans le **temps long** de l'évolution des mentalités.

Entre la tradition libérale et ces « **libéristes** » qui font du marché « la loi suprême de la vie sociale… ».

All the Buzz

"**Blamestorming**" and "**boss-spasming**" are among buzzwords about to enter the world of office jargon, according to the recruitment firm Office Angels.

Colleagues debating why a deadline was missed and who was to blame are said to be blamestorming. Boss-spasming, meanwhile, means suddenly looking busy as a manager enters the room.

For more office jargon, see http://www.reuters.com/article/lifestyleMolt/idUSL29758709200801 29

Note

Note de la rédaction

[illegible]

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below.

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services.

   Telephone: [illegible] Fax: [illegible]

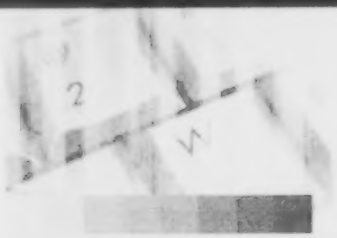
2. Other subscriber queries should be sent to:

   Publishing & Depository Services

   Ottawa, Ontario K1A 0S5

   Telephone: [illegible] Fax: [illegible]

[illegible]



L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca